

Le Samedi

VOL. X. No 1
MONTREAL, 4 JUIN 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



PLAISIRS CHAMPÊTRES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 JUIN 1898

UN SOUHAIT



Bouleau. — Vois-tu, cet individu? Eh bien, j'aimerais à lui faire avaler ce qu'il a dit devant moi il n'y a pas bien longtemps.

Bouleau. — Est-ce un de tes ennemis?

Bouleau. — Pas exactement. Mais c'est le maire qui a présidé à mon mariage.

DIXIÈME ANNÉE

A vous, mes chers lecteurs et lectrices, ces quelques lignes qui seront à la fois une constatation et un programme.

C'est en effet, avec ce premier numéro de juin, le mois du renouveau, des feuilles vertes et du ciel bleu, que le SAMEDI, plein de santé, aborde, sans appréhension, la dixième année de sa publication.

L'année dernière, à pareille époque, j'avais le plaisir, à l'occasion du nouveau cycle de douze mois accompli par notre feuille, de présenter aux lecteurs et lectrices du SAMEDI, à tous ceux qui nous ont si bienveillamment encouragés, nos remerciements bien sincères ainsi que nos promesses de faire mieux encore, si possible, pour les contenter.

Le SAMEDI n'a pas, que nous sachions, failli à cette tâche. Il n'a rien négligé pour augmenter l'intérêt qu'il présentait déjà et justifier la confiance de ses abonnés et lecteurs, saisissant avec empressement toutes les occasions se présentant à lui, afin de mieux mériter encore des suffrages qu'il lui est si agréable de recevoir.

Si l'année a été dure pour beaucoup, elle l'a été tout particulièrement pour un grand nombre de publications, tant quotidiennes qu'hebdomadaires, mortes au champ d'honneur.

En effet, si le rôle de la presse est d'apporter au foyer, après les travaux absorbants de la journée, la manne de l'esprit, — aussi indispensable que le pain du corps, — on comprend que celle-là passe après celui-ci, quand le manque de travail n'a pas permis d'économiser, sur le modeste budget de la semaine, les quelques sous destinés au journal familial.

Malgré cela, le SAMEDI a si bien fait sa marque, il est devenu tellement indispensable à ceux qui ont pris l'habitude de le lire, que nous avons pu constater, avec un orgueil bien justifié, le peu de traces laissées sur nos ventes par les terribles crises, industrielles ou agricoles, traversées depuis quelques années.

Reçu dans la chaumière du paysan, l'humble logement de l'ouvrier, tout comme dans le salon du riche, le SAMEDI a vu, au contraire, s'augmenter notablement sa circulation, non seulement parmi sa riche clientèle, mais aussi et surtout dans les milieux les plus modestes. C'est là la cause de notre satisfaction, en dehors et avant toutes préoccupations financières, car c'est la justification de notre prétention, bien arrêtée, d'être le journal de famille par excellence, le fidèle compagnon du foyer canadien, celui qui est attendu enfin, car il apporte, chaque semaine, un

peu de gaieté, tout en élargissant le cercle des connaissances de tous, du plus âgé comme du plus jeune, grâce à l'incomparable variété des matières qui y sont traitées.

Faire connaître à nos lecteurs tout ce qu'a produit de beau et de bon la célèbre école littéraire française et cela dans tous les genres; ne rien publier qui ne soit de la plus scrupuleuse moralité; opérer un choix judicieux dans ces matières, toutes de premier ordre, de façon à ne donner aux lecteurs du SAMEDI que des productions inédites, saines, morales, propres à élever l'esprit et le cœur, qu'il s'agisse de musique, d'articles humoristiques ou littéraires, de nouvelles illustrées ou de romans-feuilletons, c'est là le but que nous nous sommes proposé et que, nous le pensons, nous avons réussi à atteindre.

L'année écoulée, ajoutée à notre existence déjà longue de feuille illustrée, littéraire et humoristique, a vu se continuer, sans défaillance, l'application du programme de la première heure, complété et perfectionné au cours des événements.

L'année qui commence ne sera pas, nous en prenons le ferme engagement, inférieure à ses aînées, car, sans nous reposer un seul instant, nous continuerons notre œuvre de moralisation et de diffusion intellectuelle, pour la plus grande satisfaction de nos lecteurs et abonnés, tous nos amis dévoués.

A ces amis de la première ou de la dernière heure de continuer à nous encourager dans la voie, la seule vraie, que nous nous sommes tracée et nos plus sincères remerciements pour l'appui qu'ils nous ont déjà donné, appui que nous espérons bien les voir nous continuer à l'avenir.

LOUIS PERRON.

IL Y A COMMENCEMENT A TOUT

Lui. — Votre avis sur le jonc d'engagement que j'ai eu le plaisir de vous envoyer hier?

Elle. — Oh, il est splendide et je vous en remercie beaucoup. Je n'en avais jamais reçu un aussi beau que cela.

UNE SURPRISE

Bouleau. — Et que pensez-vous donner à votre femme comme cadeau, le jour de sa naissance?

Bouleau. — Elle ne s'est pas encore décidée.

FINE OBSERVATION

L'acheteur. — Mais comment se fait-il que ces cigares sont plus petits que d'habitude!

Le marchand. — C'est que, voyez-vous, les manufacturiers ont remarqué que le dernier pouce d'un cigare était toujours jeté. Alors, ils les font un pouce plus court.

GRAVE INSULTE

Poilras. — Pourquoi donc mademoiselle Cantans n'achète-t-elle plus ici?

L'épicier. — Ne m'en parlez pas, j'en suis vraiment désolé. Mais elle dit qu'un de mes commis l'a insultée.

Poilras. — Comment cela?

L'épicier. — Oui, elle lui a entendu dire à quelqu'un qu'elle était notre plus vieille cliente.

UN BRUTAL



Le magistrat. — Accusé, vous pouvez vous en aller. Pour cette fois je ne vous condamnerai pas. Mais souvenez-vous bien qu'il ne faut pas maltraiter votre femme à l'avenir!

L'accusé (ôte bande, bras en échec, et reins rompus, à part). — Dire, que ce gaillard-là reçoit \$3,000 par an pour dire de pareilles bourdes!

LE MONDE DES "SWELLS"



Cette affluence de "swells" est due à l'ouverture des grands magasins de mode de McDull (de Paris). Ce que son étalage a fait tourner de jolies têtes !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DLXXXI

LA BALLADE DES AFFICHES

En temps de élections.

Tout un jardin multicolore,
Fleuri de serments bredouillés,
Sur nos murailles vient d'éclorer.
Papiers verts, bleus, rouges, rouillés !
La limousine des rouliers,
De plus d'arc-en-ciel n'est pas faite.
Mes yeux en sont emmargouillés.
Mais les chiffonniers sont en fête.

Pauvres murs, combien je déplore
De vous voir ainsi barbouillés !
Vite, de l'eau ! Vite du chlore !
Qu'il pleuve ! Il faut que vous couliez,
Flots du ciel, sur ces murs souillés.
Tombez ! O débâcle ! O dé-faite !
Que tous les papiers soient brouillés.
Mais les chiffonniers sont en fête.

L'un, ainsi que Pétrarque à Laure
Nous parle avec des airs mouillés.
L'autre, qui souffre du pylore,
Aigre, avec des mots gargouillés,
Nous adjure à coups de souliers.
Chacun se prend pour un prophète.
Tous les fous sont dévrouillés.
Mais les chiffonniers sont en fête.

Princes, les votes dépouillés
Mettront Pierre ou Paul sur le faite.
Qu'importe ce que vous vouliez !
Mais les chiffonniers sont en fête.

ENVOI

JEAN RICHETS.

INSTANTANÉS

LVIII

OPPOSITIONS

Une étroite cage vitrée, dans laquelle brille l'aignette flamboyante, — fatiguant l'œil, — du bec de gaz allumé la nuit et jour.

Devant un incommode bureau de bois peint, garni de piles de registres à coins de cuivre, surmonté de cartons verts écornés, poussiéreux, minables et de monceaux de paperasses, travaille, courbé en deux, un pauvre être émacié, pâle, aux cheveux rares, sur la face duquel tremblotte la lumière crue du gaz.

Son long nez semble aspirer avec délices le parfum étrange remplissant les magasins, débordant dans la rue, parfum fait de poussière remuée et de relents d'épices, de savons, de fruits secs.

A cette heure du matin, délicieuse au dehors, alors que roverdissent les acacias et les vernis, limitant l'horizon du boulevard prochain.

Quand les gros bourgeons vernissés des maronniers, crevant deève, laissent échapper, tel une étoffe légère, les feuilles frêles et tendres, imbriquées de plis.

Quand les oiseaux, chantant au soleil, lancent au ciel bleu leur cavatine joyeuse, quel contraste effrayant entre la nature toute vibrante, le ciel bleu, limpide et profond, tous les multiples murmures criant bien haut la vie et le retour du printemps et cette infecte et sordide prison de verre où s'use et s'étiole, sous la lueur du gaz fatiguant l'œil, dans les relents du vieux magasin, ce pauvre être émacié, pâle, au cheveux rares : le besoigneux teneur de livres du marchand de donrées coloniales.

SILVIO.

ECHOS DU PARC SORMER

M. Lajoie. — Ah, oui ! on peut dire que les tapis, c'est une chose bien bizarre !

Lanturlu. — Les tapis ! Pourquoi ?

M. Lajoie. — Dame, il me semble que tous les tapis sont achetés à la verge !

Lanturlu. — Oui, mais ?

M. Lajoie. — Et que tous, ils s'usent au pied.

Fuite en désordre de Lanturlu.

TRÈS DUR

Rouleau. — La substance la plus dure connue à ce jour, c'est le diamant.

Rouleau (philosophiquement). — Oui, dur à avoir.

UNE RAISON

Louise. — Maman ne peut souffrir les chiens.

Emma. — Alors comment se fait-il que ton père en a plusieurs ?

Louise. — Justement parce que maman ne les aime pas.

ÇA SE BALANÇAIT

Madame Jeunemarié (le lendemain de ses noces). — Mon

cher Jean, je ne veux pas plus longtemps te cacher la vérité sur une chose. Je suis plus âgée que je ne te l'avais dit.

Monsieur Jeunemarié. — Mon ange, ne te tourmente pas de cela, j'ai constaté que ta fortune était deux fois plus grande que je ne le supposais. Cela fera compensation.

SOLIDES RAISONS

Mlle Enhautour. — Voyons, monsieur Tenace, vous ais-je, oui ou non, donné des raisons valables devant votre persistance à me demander en mariage ?

M. Tenace. — Parfaitement, mademoiselle, voilà six fois, pour le moins, que vous me refusez.

SES PRÉFÉRENCES

Mon ami le naturaliste, qui est un savant de premier ordre, m'affirme qu'une mouche peut battre six cents coups d'aile à la seconde. Je ne puis le certifier, mais j'y crois.

Cependant je suis sûr, pour l'avoir constaté, que la mouche préfère flâner autour du crâne d'un homme chauve.

UN ULTIMATUM



Monsieur Bambo (Bambo de son petit nom). — J'ai de nouvelles pour toi, chéri ! Massa le pasteur Gédéon, il est bien malade, et comme il est le seul pasteur de couleur ici, je pense que tu n'auras pas d'objection à pander un pasteur blanc pour la cérémonie ?

Mlle Lysblanc (très froidement). — J'ai deux objections, chéri : la première, c'est que le pasteur li embasse toujours la mariée et que ne veux pas que li visage de moi y soit contaminé par un visage blanc ; la seconde, c'est que Massa Gédéon, li n'a pas les moyens de péde les 50 centius que tu lui donnais pour li mariage. J'attentai, Oboam.

INSINUATION



La servante — Ma-memoiselle n'y est pas, monsieur Dade, mais je lui dirai que vous êtes venu.
 Mr Dade — Merci. Dites-le lui donc de suite, s'il vous plaît; comme ça vous ne l'oublierez pas.

PETIT OISEAU, REVIENS

(Pour le SAMEDI)

A Gilberte..., Québec.

Étends ton aile,
 Élançe toi,
 Puisque ta bello
 Est en émoi ;

Va, glorieux,
 De ta voix tendre
 Au fond des cieux
 Te faire entendre ;

Étends ton aile,
 Élançe toi
 Viens je t'appelle
 Tout en émoi.

Enseigne aux tiens
 Ta chansonnette,
 Et puis, reviens
 A ma chambrette

Viens voler
 Près de ta cage
 Et me conter
 Ton long voyage ;

ANTONIO PELLETIER.

ODE A MON PARAPLUIE

UN JOUR QU'IL PLEUVAIT

O rillard, pépin, modeste parapluie de mes ancêtres !
 Il a fallu, cher oublié, que la pluie tombât, ces jours derniers, en une cataracte ininterrompue, pour que ton image reparût à l'orée de mes souvenirs !

Il a fallu que les outres célestes s'entr'ouvrissent, laissant tomber sur terre leur équinoxial déluge, pour que ma pensée se tournât vers toi !

Il a fallu que l'averse vint me tremper jusqu'aux molles pour que je daigne me souvenir du coin ignoré ou je t'avais dédaigneusement jeté, depuis un aussi long temps !

— Va, tu es bien vengé, pépin de mes ancêtres.

* * *

Et il y a des gens qui ne t'aiment pas, honnête et modeste parapluie !
 Les malheureux ! Où donc ont-ils la tête ? Car ton utilité, incontestable, le dispute à ton antiquité bien prouvée.

Quel est le meuble, l'outil, l'instrument, quel qu'il fut, qui puisse s'enorgueillir de parcelles quartiers de noblesse ?

Adam, nu et grelottant au seuil du paradis terrestre, après la scène historique du pommier, a dû t'inventer alors et ton abri tutélaire lui a sans doute aidé à cacher sa honte à tous les êtres de la création ?

Comment les Chinois, qui, comme chacun le sait, ont tout inventé, — poudre, électricité, boussole, ballons dirigeables, bateaux sous-marins, cinématographe et le reste — parvinrent-ils à te posséder ? — Mystère !

Toujours est-il que, creusant ta genèse, nous te retrouvons en Chine, dès les tous premiers âges du monde.

Seulement, comme les jaunes descendants de Confucius sont des gens remplis de ressources, ce n'est pas seulement pour préserver de la pluie leur tunique jaune et leur bouton de jade ou de cristal, mais encore pour les garantir du soleil, que ces fils du Ciel t'emploient, pendant des milliers d'années.

Mais le climat brûlant de l'Inde t'a réclamé !

On t'aperçoit, triomphant, sur les rives sacrées du Gange, et les Grecs, — ces commis-voyageurs émérites de l'antiquité — après t'avoir admiré au pays des Brahmines, t'accordent une place sur leurs rapides trirèmes et te voilà voguant à pleines voiles pour Athènes.

Là, ta popularité ne fait que grandir ; tout ce que les Hellènes comptent d'illustrations t'adoptent à l'envie.

C'est Pythagore, enseignant la philosophie à ses disciples, qui vent t'avoir au-dessus de sa tête vénérable afin de la préserver des ardeurs caniculaires.

C'est Académus, errant dans ses légendaires jardins, qui te porte sans cesse à la main comme un indispensable compagnon.

Creusons encore : Diodore de Sicile nous apprend que la célèbre Aspasia ne dut la conservation de sa troublante beauté qu'à ses riches Skadions, dont la traduction française donne parapluie.

Et dire qu'il existe des gens qui ne peuvent te sentir, honnête et modeste parapluie !

* * *

Un jour, jour à jamais néfaste, les légions romaines envahissent l'Acropole ; les Grecs sont subjugués et les vainqueurs entraînent, en esclavage, les vaincus de Mantinée. Tu fis partie du butin, vénérable parasol et si l'illote continua à tourner, tourner sans cesse, la lourde meule de l'ergastule ; si l'esclave qui avait cessé de plaire s'obstina à servir de pâture aux murènes, hôtes féroces des viviers de César, toi, tu continua de même à faire partie du trousseau des matrones ; tu resta l'ornement par excellence que firent porter devant eux, par leurs noirs Ethiopiens, les patriciens et les chevaliers.

Les vestales, plus que jamais, te prisèrent comme un bijou de haut prix et l'on te vit, ô suprême honneur, être offert par Antoine à la belle Cléopâtre.

* * *

Ou vas tu aller, à présent ?

L'Asie t'a cédé à Rome, mais Rome n'est pas le monde entier et le monde entier doit te posséder, ainsi le veut la destinée, inscrite depuis des siècles sur les tablettes d'airain. Le premier qui s'occupa de toi, fut le Portugais, — toujours gai, — dit un refrain célèbre, et te voilà émigrant de Rome à Lisbonne, des bords du Tibre à ceux du Tage. Le prince comme le mendiant, tout le monde veut t'avoir entre les mains.

Et la gentille dona et la duègne rébarbative, et le noble seigneur, comme le moine, le marchand, le portefaix, s'offrent un parapluie. C'est un engouement impossible à décrire, et ta popularité ne connaît plus d'obstacle, — comme Gusman, — qui, du reste, était de Lisbonne.

Et voilà que les vaisseaux d'Albion, commerçant dans ces parages et témoins de ton triomphe, t'emportent en Grande-Bretagne ou chacun des raides insulaires, riche ou pauvre, veut aussitôt se payer un parapluie.

Encore, de nos jours, ne voit-on pas les longues théories d'anglais, aux dents longues et jaunes, aux complets carreautes, au casque indien ; des envolées de miss plates, à lunettes et aux longs pieds, — comme la reine Berthe, — tribus que distribuent dans le monde entier les agences de tourisme au rabais, se précipiter à la conquête du monde, armés de leur inséparable pépin, que quelques irrévérencieux appellent rillard.

* * *

Enfin, te voilà en France, — doux pays ! La Manche est étroite et si facile à franchir.

Louis XIV et les belles dames de sa cour se font accompagner, partout, de riches parasols garnis de plumes, portés par de gentils pages.

Louis Philippe, le roi juste-milieu, fait de toi, — rillard — toute une institution et, comme le glaive de garde-national que brandit Prud'homme,

ÇA SE VOYAIT



Taupin. — Eh, Jack ! Comment ça va, mon vieux ?

Jack. — Comm... ça... me... plaît... merci...

Taupin. — Ah, je vois ! Quand est-ce que revient ta femme ?

son contemporain, tu deviens un des emblèmes de la bourgeoisie rageuse qui fleurit de 1830 à 1848.

Le pépin familial, quelquefois en soie, plus souvent en coton rouge, à la vigoureuse ossature de fils du peuple, que Mangin, l'illustre Mangin, va couvrir de gloire alors qu'il l'exhibera sur le carrosse à glaces, doré, superbe, supportant Vert-de-gris et son orchestre ; voilà sous quelle forme tu nous apparaitras désormais.

O parapluie, pépin, riflard moderne, sans lequel aucun homme prudent ne s'aventure loin de son logis !

Que je me réjouis de chanter aujourd'hui tes louanges, ô toi qui sait, comme Wichnou, prendre mille formes diverses et te revêtir des nuances les plus variées ! Célébrerais je le parapluie Protée qui, rien qu'en France, mon bien-aimé pays, fut successivement de couleur blanche en 1788 ; vert en 1789 ; rouge en 1791 ; bleu en 1804, pour passer et repasser ensuite, du commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, par toutes les couleurs du spectre solaire, au gré des temps, des régimes et des révolutions ?

Mais laissons-là la politique et ses œuvres, ô mon parapluie aimé, mon excellent pépin, mon commode riflard et garde ton rôle qui est de garantir l'Humanité.

Parapluie de soie de l'homme du monde, pépin d'alpaga de l'ouvrière, riflard de coton du paysan, combien je te mets au-dessus du hideux Mackintosh, malsain, encombrant, horrible comme tout ce que lance dans la circulation la perfide et utilitaire Albion.

Sur mon cœur, doux et modeste parapluie, et si les ardents rayons du

DE NEW-YORK AU KLONDYKE OU LES ÉTAPES D'UN DUDE



New-York. Chicago. Seattle. Passe de Chilkoot. Skagway. Dawson. Klondyke.

C'ÉTAIT LUI

M. Ritt, l'ancien directeur de l'Opéra qui vient de mourir, ne manquait pas d'esprit rosse, si fort à la mode aujourd'hui. Quelques mots de lui ont été cités ; en voici un peu connu que rapporte le Gaulois :

Lorsque, avec M. Gaillard, il prit la direction de l'Opéra, il se hâta de supprimer les privilèges dont étaient favorisés quelques amis de son prédécesseur.

Une femme très mûre, veuve d'un haut personnage, qui avait beaucoup molesté M. Vaucorbeil avant de le rançonner plus amicalement, bénéficiait d'une loge tous les samedis, quels que fussent le spectacle, l'interprétation et la recette. M. Ritt fit cesser cette servitude.

La dame, furieuse, essaya de s'en venger. Un soir, dans un salon, elle feignit d'ignorer la présence du directeur jusqu'à préférer les paroles suivantes :

—Quelle idée a donc eue le ministre de nommer à la tête de l'Opéra ce septuagénaire décrépité ?... Il m'a joué un tour pendable !

—Hélas ! madame, fit M. Ritt, en se tournant vers la veuve dont tout le monde savait la coquetterie et l'obstination à vouloir passer pour très jeune, hélas ! c'est donc la seconde fois que j'ai le malheur de vous être désagréable ?...

—Comment cela ? interrogea étourdiment la dame offensée.

—Eh oui !... Vous devez vous rappeler que, lors de votre première communion, à Saint Philippe, la cérémonie fut troublée par les vagissements forcés d'un nouveau-né que l'on baptisait en même temps...

—Mais, je ne vois pas...

—Eh bien ! madame, fit M. Ritt avec son plus perfide sourire, ce nouveau-né mal appris — c'était moi !

X...

LA DIFFÉRENCE

Le professeur.—Nicolas, comprenez-vous bien la différence qu'il y a entre l'amitié et l'amour ?

Le petit Nicolas.—Oui, monsieur.

Le professeur.—Donnez un exemple ?

Le petit Nicolas.—J'ai de l'amour pour mon père et ma mère et de l'amitié pour les gâteaux et les bonbons.

DEUX MANIÈRES DE VOIR

Madame (joyeusement).—Encore une fille d'enlevée de sur nos bras.
Monsieur (maussade).—Encore un gendre de plus à soutenir.

INCOMPATIBILITÉ D'HUMEUR



L'avocat.—Et vous affirmerez que votre mari refuse absolument de vous supporter ?
La dame (fondant en larmes).—O...u...i, monsieur, il ne m'a pas laissé asseoir une seule fois sur ses genoux depuis notre lune de miel.

ELLE CONNAISSAIT SON MÉTIER



La dame de la maison.—Que préparez-vous donc-là, Brigitte ?

La servante.—C'est un plat de fricassée pour les pensionnaires.

La dame de la maison.—Bonté divine ! Et avec des mains aussi sales ?

La servante.—Que cela ne vous préoccupe pas, madame. Elles seront aussi nettes que les vôtres quand j'aurai fini ; je suis assez vieille pour savoir mon métier.

soleil ne sont pas encore beaucoup à craindre, par ce temps de giboulées et d'averses intermittentes, délaisses ton rôle de parasol !

Remplis ta mission dignement ; il pleut ; à ton tour : pépin, riflard, parapluie vénéré, garantis ton maître ou plutôt ton ami :

PARISIEN.

UN GARÇON HONTEUX

La dame de la maison.—Pourquoi donc votre amoureux paraît-il si tranquille quand il vient vous rendre visite ?

La servante.—Oh, madame, le pauvre garçon est si honteux qu'il ne fait rien que manger. C'est tout ce qu'il peut faire.

UN MOYEN SIMPLE

Bolivard.—Mon cher monsieur Ladèche, je ne puis absolument pas comprendre comment, avec votre pauvreté, vous arrivez à ne pas faire un sou de dettes ?

Ladèche.—Bien simple, monsieur Bolivard, personne ne veut me faire crédit.

PAS CE QU'IL VOULAIT

Elle.—J'avais pourtant dit à la cuisinière que tu préférerais cuits nous tes œufs à la coque.

Lui.—C'est bien ce que j'avais pensé. Ceux-ci sont comme des roches.

ELLE NE CROIRA JAMAIS ÇA

Mlle Bellavoix (jolie brune aux yeux bleus, lisant sur son journal).—
"L'homme parfait doit avoir 6 pieds et 2 pouces de hauteur."

Madame Jeunemarié.—Ah, par exemple, voilà une chose que je ne croirai jamais ; mon mari n'a que 5 pieds 9 pouces.

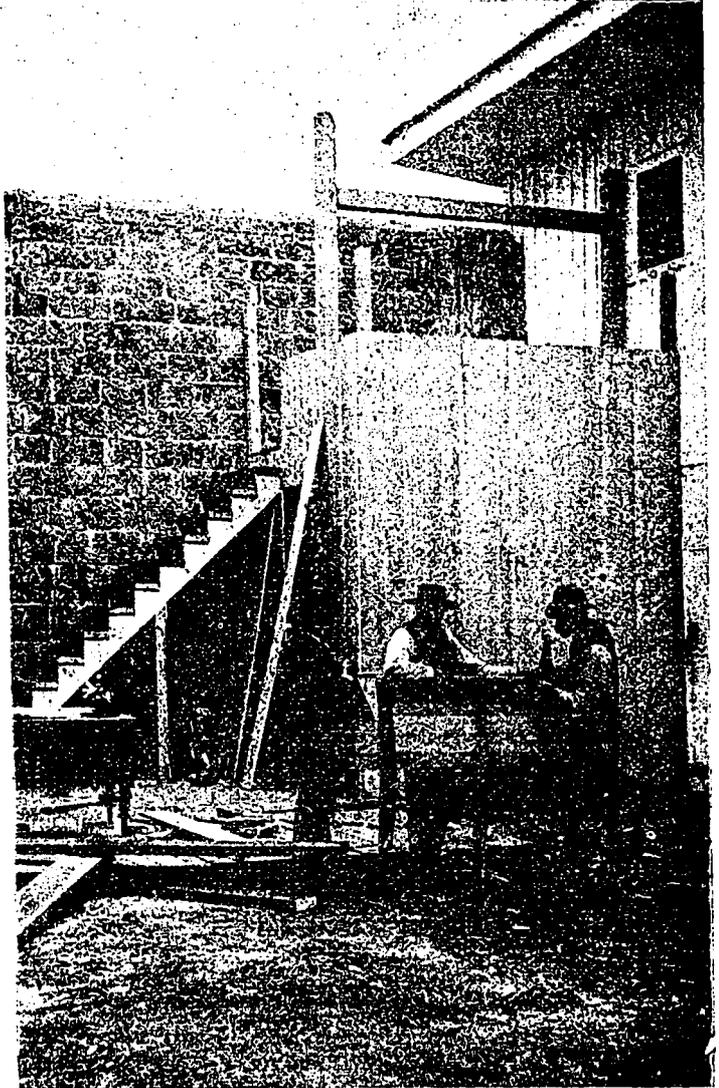
L'ÉPILOGUE DE LA TRAGÉDIE DE RAWDON

DERNIERS MOMENTS DE TOM NULTY

(Toutes ces photographies ont été prises par MM. LARIVIÈRE & LAVERGNE, photographes, 330 rue St-Denis, Montréal.)



LE DERNIER PORTRAIT — TOM NULTY DANS SON CACHOT



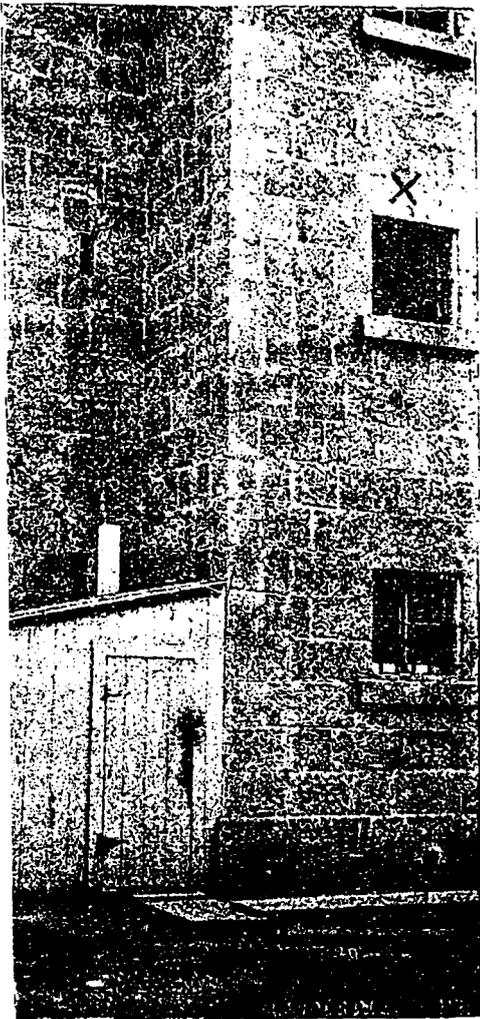
LES CHARPENTIERS TRAVAILLANT A LA TRAPPE DE L'ÉCHAFAUD



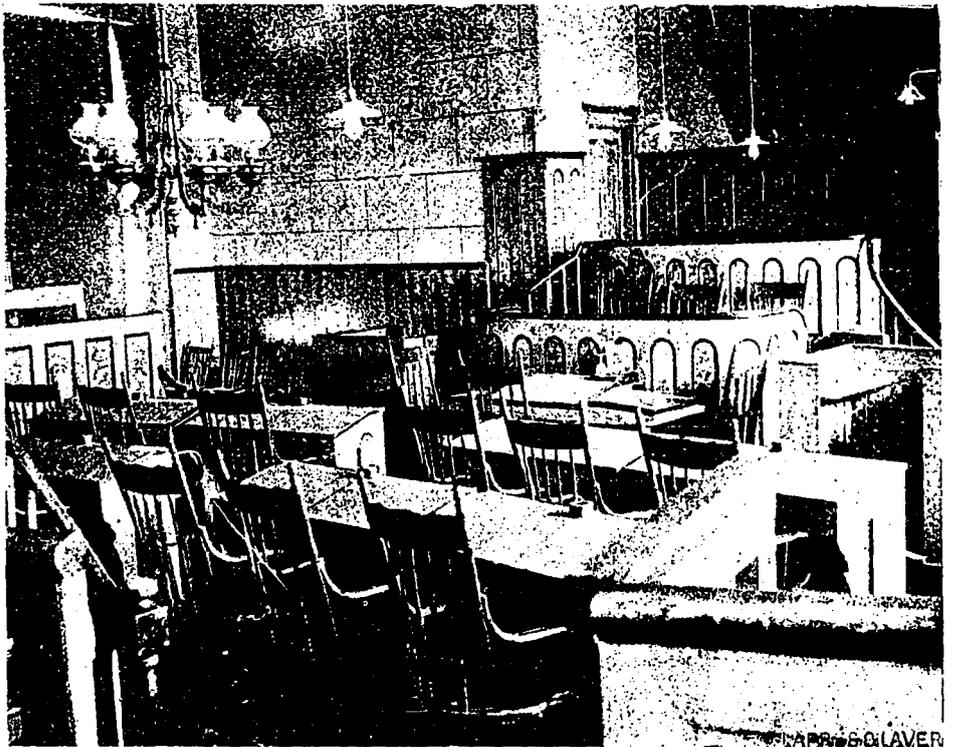
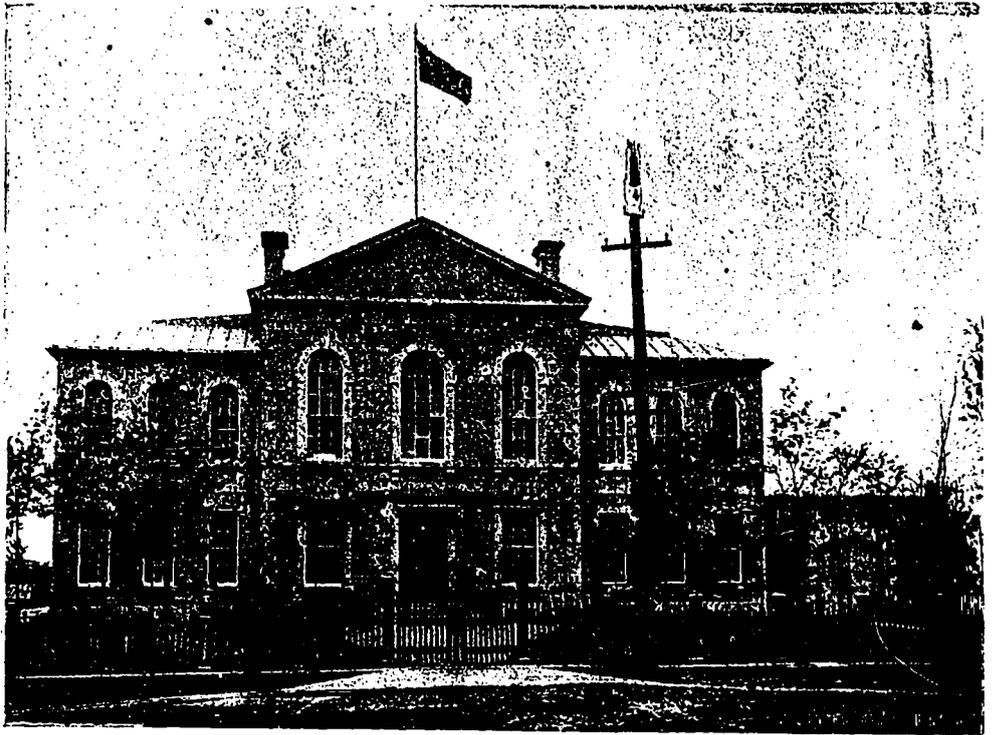
TOM JOUANT AUX CARTES AVEC SON GARDIEN M. BOILDUC.



LE SHÉRIF, M. LE RIVARD, ET SON ASSISTANT.



VUE EXTÉRIEURE DE LA PRISON.
LA FENÊTRE SURMONTÉE D'UNE CROIX EST
CELLE DE LA CELLULE D'OU TOM A
VU CONSTRUIRE L'ÉCHAFAUD



PARIS & GLAVER



TOM JOUANT DU VIOLON DANS SON CACHOT.



LA PRISON DE JOLIETTE. — LA COUR — L'EXÉCUTION.

RÉALISTE



La maman.—Irène! Quelle sorte de poupée veux-tu que je t'achète?
Irène.—J'en veux une qui pleure quand je la bats.

LE PAPILLON BLEU

A ma Muse athénienne.

Muse, à toi seule mon hommage!
Ton autel, caché sous l'ombrage,
N'a pas à craindre mon oubli;
Il a ma libation sainte,
Et c'est là que ta douce plainte
Trouve un écho plus assoupli.

Tout au fond d'une oblique allée,
Ombreuse et de fleurs étoilée
Qui suit les rives d'un étang,
Un beau papillon bleu voltige
Et vient se poser — fleur sans tige —
Sur ton autel de marbre blanc.

Tandis qu'en l'épaisse ramure,
Hélios lance, d'une main sûre,
Une flèche d'or et de feu;
Formant à demi ta paupière,

Tu suis, dans l'ombre et la lumière,
Le vol du beau papillon bleu.

Ne vois-tu pas que, pour te plaire,
Il vient poser sur l'onde claire
Le bleu reflet de ses couleurs...
Il te souvient qu'un jour son aile
Eilleurs, gracieuse et frêle,
Tes longs cils noirs mouillés de pleurs

Est-il besoin que je te dise,
Muse, divinement exquise,
Ce que tu sais autant que moi,
Ce papillon, c'est ma pensée
Aimante, inquiète, empressée
Qui toujours vole autour de toi.

EMILE DELAUNAY.

UN MONSIEUR PRESSÉ

— Voyons... voulez-vous que nous nous revoyions demain pour terminer cette petite affaire de terrain ?

— Demain, cher ami?... Cela dépend... A quelle heure ?

— Voulez-vous dix heures du matin ?...

— Dix heures ? Impossible... Je me bats en duel au Bois de Boulogne...

— Je ne veux pas vous déranger... Préférez-vous onze heures ?...

— Tout aussi impossible... Je me bats au pistolet derrière le champ de courses d'Auteuil...

— Est-ce que vous en aurez pour longtemps ?

— Dix minutes tout au plus.

— Eh bien, midi, alors... Nous déjeunerons ensemble, cela vous va-t-il ?...

— Cela m'irait... Mais cela ne se peut malheureusement... Vous comprenez : nous devons échanger deux balles sans résultat... Alors, naturellement, après le duel, il y aura le déjeuner au pavillon d'Ermenonville, avec mon adversaire, les quatre témoins et les deux médecins... Et je n'aurai que le temps d'avaler un morceau, car je suis, à deux heures, témoin dans un duel, à l'île de Puteaux...

— Bon, mais après ?...

— Après ?... c'est que j'ai quelqu'un à gifler, avenue des Acacias, entre quatre et cinq... Et, dame, à partir de cinq heures, j'ai la salle d'armes qui me prend jusqu'au dîner...

— Dites donc... Mais, alors, je ne vois qu'un moyen...

— Lequel ?...

— C'est de nous battre ensemble... comme ça, nous serons sûrs de nous rencontrer...

— Excellente idée... j'avoue que je n'y pensais pas...

— Ça va-t-il pour après-demain matin !... dix heures... A la grande-Jatte ?

— Je suis à votre disposition.

— Gant de ville à volonté ?...

— Naturellement.

— Et nous pourrions causer affaires entre les reprises.

— J'apporterai tout ce qu'il faut pour signer le traité... Nous arrangerons ça pendant qu'on rédige le procès-verbal.

ARNOLPHE.

COMME PAPA

Une mouche était tombée dans l'encrier d'un littérateur, lequel écrivait très gros et en employant beaucoup d'encre.

Son petit garçon ayant retiré la bestiole de l'onde noire, la mit sur une feuille de papier pour la sécher, et comme la mouche, engourdie, se promenait lentement, traçant des hiéroglyphes

sur la feuille blanche, il appela sa mère.

— Dis, maman, regarde donc une mouche qui écrit tout pareil comme papa.

ON DIRAIT DU SUCRE

Catherine.—Quelle douce peau a mademoiselle Satinette.

Louis.—En effet. Elle me fait penser au sucre.

Catherine.—Au sucre ?

Louis.—Parfaitement ! Celui en poudre.

PAS LA MÊME CAUSE

Le célibataire.—Tiens, te voilà ! On ne te voit vraiment plus depuis ton mariage. Je pense que tu es à la maison la moitié du temps ?

Le jeune marié (avec élan).—Oui ! C'est vrai. Une paire d'yeux bleus me retiens là. Mais, toi aussi, on ne te voit guère dehors.

Le célibataire.—Je suis resté à la maison depuis quelques jours. Une paire d'yeux au beurre noir m'y a retenu.

POINT DE COMPARAISON

Cohen (retour du Klondyke).—Oh, Isaac ! Ch'aurais foulu que du foye les pelles bébides que ch'ai fue à Tawson ! Gnelgues unes étaient croses gomme... gomme...

Isaac.—Allons, croses gomme don boing ?

Cohen.—Tu n'as pas la moitié itée de ça, Isaac. Il y en a fait t'aussi croses gomme mon nez.

NE LA REGARDAIT PAS

Madame Smith.—La farine est bien chère, madame Simplicie.

Madame Simplicie.—Oh, cela ne me gêne pas du tout, j'achète mon pain tout fait.

LE VRAI MOYEN

Bouleau.—Cet animal de Pièdebanc essaie tout le temps de m'emprunter de l'argent. Je voudrais bien connaître un moyen de m'en débarrasser ?

Bouleau.—Prêtez-lui en !

CONVAINCU



Pat est un sage Irlandais qui est intimement persuadé que les disputes ou les guerres devraient toujours être terminées par un arbitrage.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

VII

(Suite)



... les domestiques transportaient le blessé... (P. 21 col. 1, No 52.)

Elle entra. Jacques avait un moment de calme. Il était assoupi, mais sa respiration courte, oppressée, son visage enflammé de fièvre disaient assez la gravité de son état.

Elle s'assit, toute tremblante, à côté de Simone qui lui avait pris et gardait ses mains, depuis son entrée dans la chambre.

Ce fut ainsi qu'elles attendirent le réveil de Jacques.

Le blessé ne dormit pas longtemps. Était-ce même du sommeil cette sorte d'engourdissement qui le prenait ainsi de temps à autre ?

Il regarda sans les reconnaître ceux qui étaient là.

Des paroles entrecoupées sortaient de ses lèvres. On ne parvint point tout d'abord à les comprendre. Puis, elles devinrent plus distinctes. Et c'était bien vrai.

On ne s'était pas trompé, durant toute la nuit précédente.

C'était bien Fanchon qu'il demandait.

— Fanchon ! Fanchon ! Où êtes-vous ? Pourquoi ne venez-vous pas ? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de moi ?

Le médecin alla ouvrir la fenêtre, entr'ouvrit les persiennes et les rideaux et la lumière entra.

Cela parut lui faire mal aux yeux, pénétrer comme un poignard jusqu'à son cerveau, car brusquement ses paupières se fermèrent et il y eut sur ses traits une vive expression de souffrance.

Au bout d'un instant, il les releva.

Il regarda le médecin, sa mère, penchés, anxieux, au-dessus de lui.

Puis il vit Simone qui pleurait.

Les reconnaissait-il enfin ? On ne l'eût pas dit, car rien ne parut vivre sur sa physionomie ; il n'y eut aucune émotion, ni joie, ni douleur.

Enfin, tout à coup, son regard est attiré vers Fanchon, debout, s'attache à elle, ne la quitte plus, Fanchon semble le soulever de son lit, l'amener à elle, lui rendre des forces mystérieuses.

Il tend les mains vers elle ; sur ses lèvres un ineffable sourire, un sourire de bonheur, un sourire d'extase.

Et il reste, pendant quelques secondes, ainsi, dans cette contemplation.

Puis, bientôt, une désolation poignante, un désespoir inoui.

Et il murmure, distinctement cette fois :

— Ce n'est pas elle !... c'est son fantôme ! c'est mon rêve que je vois.

Il retombe sur son lit.

Mais le médecin s'approche, avec la comtesse, avec Simone.

Et Fanchon elle-même fait un pas vers lui, les yeux pleins de larmes.

— C'est elle, mon enfant, dit la comtesse... C'est Fanchon, celle que tu demandes... regarde-la... regarde-la bien... Ne la reconnais-tu pas ?

Les yeux du malade semblent s'agrandir.

Un long silence se fait.

Puis, avec un soupir, il dit :

— Fanchon, vous ! Oh ! ma chère Fanchon !

Un sourire, de nouveau, sur ses lèvres ; de l'éclat dans son regard.

Puis, soudain, il s'affaisse dans son lit.

Et il ne remue plus.

La comtesse laisse échapper une sourde exclamation.

Elle le croit mort.

Simone, pâle, croyant à la même catastrophe, est tombée à genoux.

Le médecin s'est penché vers le blessé.

Et il se relève, l'espérance dans les yeux :

— Consolez-vous, dit-il... .

Et le montrant, paisible, les yeux clos, les lèvres entr'ouvertes, la respiration plus calme :

— Il dort !... Peut-être est-il sauvé !

Et du cœur des trois femmes qui sont là, de la mère angoissée, de la sœur en détresse, et de la jeune fille aimée d'amour, c'est une action de grâces qui monte vers le ciel.

Il dort longtemps, longtemps, sans fièvre, sans délire, sans secousse.

— Laissez-le reposer, dit le docteur... c'est de la vie pour lui.

Quand il revient le soir, Jacques se réveille enfin.

Il est plus calme. La fièvre a disparu. Mais tout de suite et du premier regard il cherche Fanchon. Celle-ci, étant libre, n'étant pas rappelée par le Concert-Français, est restée à l'hôtel. Elle avait voulu partir, pendant le sommeil de Jacques, mais Simone et Mme de Beauchamp s'y étaient opposées. Elle n'avait pas osé de peine à obéir à leur prière. Elle était restée là, dans cette chambre, auprès du malade, avec bonheur ! Et avec quelle crainte, quelle espérance, elle guettait son réveil !

Lorsqu'il rouvrit les yeux, ce fut Fanchon qu'il aperçut, avant tout le monde.

Il lui tendit la main et murmura :

— Je suis heureux !

Puis, se tournant vers sa mère :

— Comme vous êtes bonne d'avoir fait venir... .

Le médecin qui arrivait imposa silence, défendit sévèrement toute fatigue. Jacques était loin d'être hors de danger.

— Si vous ne m'obéissez pas, Fanchon disparaîtra et vous ne la reverrez plus, vous entendez ? dit-il avec une brusquerie feinte.

Jacques le connaissait. Il ne s'émut point.

En souriant, il répliqua :

— Vous n'auriez pas ce courage. Vous avez trop grande envie de me guérir et vous savez trop qu'elle vous y aidera.

Elle ne partit que très tard.

Mme de Beauchamp la fit reconduire dans sa voiture ; mais, avant de partir, la comtesse avait fait promettre à la jeune fille que le lendemain elle reviendrait.

Elle revint le lendemain, ne quitta pas l'hôtel de toute la journée. Et le médecin, le soir, était satisfait.

— Allons, je commence à espérer, dit-il... Encore une ou deux journées comme celle-là, sans réaction, sans à-coup, et Jacques ne courra plus aucun danger.

Et prenant à part la comtesse :

— Ma vieille amie, dit-il, vous m'avez toujours permis d'être franc avec vous et de ne rien vous cacher.

— Certes, dit la comtesse, subitement inquiète. De quoi s'agit-il ? Est-ce que, contrairement à ce que vous déclarez, mon Jacques... .

— Jacques se tirera de là ! C'est moi qui vous le dis et j'en fais maintenant mon affaire... .

— Alors ?... Pourquoi paraissez-vous hésiter ?

— Dam ! C'est que... fit le médecin un peu gêné malgré tout.

— Docteur... mon ami... vous êtes cruel... .

— Ce n'est pas commode à dire... .

— Je vous en prie.

— Je vais avoir l'air de me mêler d'affaires qui ne me regardent pas.

— Qu'importe... N'êtes-vous pas mon ami ?

—Oui, votre ami, et l'ami de Jacques.
 —Il s'agit de lui ?
 —Oui, de lui... mais non plus de sa santé...
 —Je ne comprends pas.
 —Non plus, du moins, de la santé de son corps... Mais j'ai cru remarquer qu'il ne portait pas qu'une seule blessure, le cher enfant. La comtesse se taisait.
 Vraiment elle ne devinait pas où il voulait en venir.
 —Il est blessé au cœur, notre enfant.
 La comtesse pâlit. A cent lieues de se douter de la vérité, elle s'imaginait que le médecin lui révélait, chez son enfant si délicat, une autre nouvelle maladie, dangereuse, mortelle.
 —Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en joignant les mains.
 Le docteur eut qu'elle comprenait.
 Il ajouta, simplement :
 —Oui, le pauvre garçon a le cœur malade, car je le crois profondément amoureux... et pour tout de bon...
 La comtesse eut un soupir de soulagement.
 —Mon Dieu ! dit-elle, comme vous m'avez fait peur !
 —Ma foi, dit le médecin, je redoutais de vous apprendre cette fâcheuse nouvelle, mais du moment que vous en semblez heureuse, tout est pour le mieux...
 —Ne dois-je pas, un jour ou l'autre, m'attendre à ce que mon fils aimera et si la jeune fille que son cœur a choisie est digne de lui, y aurait-il de plus grand bonheur pour moi que de le voir heureux avec elle ?
 Le médecin restait soucieux. Il évita de répondre et allant tout à coup regarder par la fenêtre, il s'écria :
 —Allons, bon, voilà encore la pluie !...
 Mais la comtesse ne fut pas dupe de son hésitation.
 Au moment où le docteur se disposait à sortir, elle lui prit la main.
 —Dites-moi tout.
 —J'ai fini. Je n'ai plus rien à vous dire.
 —Vous me le jurez ?
 —Tenez-vous absolument à ce que j'en fasse le serment ?
 —Vous voyez ?... Vous ne voudriez pas mentir.
 —Cela me répugne, je l'avoue.
 —Alors, parlez.
 —Vous ne vous fâcherez pas ?
 —C'est donc bien grave.
 —Oui.
 —Vous connaissez la personne qui est aimée de mon fils ?
 —Je crois la connaître, car notez bien que c'est un simple soupçon et qu'en somme je puis fort bien me tromper.
 —Vous ne vous trompez jamais, Docteur.
 —Merci.
 —Et, d'autre part, si vous hésitez autant à me renseigner, c'est que vous prévoyez que la nouvelle à m'apprendre ne me fera pas plaisir.
 —Possible, mon amie, possible.
 —Allons, un peu de courage.
 —Vous ne me gronderez pas ?
 —Eh ! non, dit-elle un peu impatientée.
 —Eh bien ! ma chère amie, il n'y a guère que vous, probablement, qui ne vous aperceviez pas que Jacques est amoureux de cette gentille Fanchon qu'il réclamait si souvent !...
 —Fanchon ! mon Dieu !
 La comtesse était profondément troublée par cette révélation.
 —Sans reproche, dit le docteur avec un demi-sourire, il faut que vous soyez un peu aveugle, ma chère amie.
 Mais la comtesse ne l'écoutait plus.
 Elle repassait, en son esprit, tout ce qui avait été leur vie, depuis quelques mois, depuis le jour où Fanchon était apparue à l'hôtel.
 Oui, le docteur disait vrai. Depuis ce jour-là, comme Jacques avait changé ! Que de surprises il lui avait causées, à la mère toujours inquiète et toujours attentive... Et comme elle comprenait, à présent, que lorsque Jacques était plus ou moins joyeux ou plus triste, c'était qu'il avait revu Fanchon ou bien que Fanchon n'était pas revenue !
 —Oui, oui, c'est vrai ! Comment ne m'en suis-je pas doutée ?
 Pourtant son orgueil de race se révolta contre une pareille idée, contre ce qui lui paraissait une humiliation.
 Jacques, conte de Beauchamp, sérieusement épris d'une chanteuse de café-concert ! Non, non, est-ce que cela était possible ?
 Elle dit, voulant se tromper elle-même, s'acrochant à quelque espoir :
 —Vous vous trompez, docteur... Vous avez pris pour de l'amour ce qui n'est, chez mon fils, qu'affection sincère, que pitié de cette enfant, qu'intérêt véritable pour ce qui la touche, et cela seulement, docteur, je vous l'affirme et rien de plus...
 Le docteur tambourinait sur les vitres de la fenêtre.
 —En voilà un temps ! Et je n'ai pas ma voiture !
 —Docteur ?

—Ma chère amie ?
 —Ne faites pas la sourde oreille, je vous prie. Avez-vous remarqué entre eux quelque signe d'intelligence ? S'entendent-ils ? Ou bien, n'en est-ce encore qu'au commencement d'une vive... sympathie ?...
 —Je n'ai rien remarqué du tout. Mais vous en saurez là-dessus beaucoup plus que moi en interrogeant les deux coupables... Je vous ai dit ce que je crois être la vérité... Les paroles proaoncées par Jacques dans son délire m'ont fait dresser l'oreille... Le changement soudain survenu dans son état, à la seule apparition de Fanchon auprès de lui, était un indice suffisant pour un vieux renard comme moi... J'aurais bien pu faire semblant de ne rien voir... En somme, ces affaires-là ne sont pas les miennes... Qu'est-ce que je suis venu faire ici, moi ? Guérir votre fils... Je trouve, dans cette gentille vieilleuse, un moyen de guérison... le seul, peut-être... Je ne serais pas assez fou, assez criminel pour le négliger... Ah ! non, ah ! non !! Seulement, j'espère, ma chère amie, que vous ne me garderez pas rancune ?
 —Non.
 —Jurez donc un peu, pour voir ?
 —Je vous le jure.
 Et elle lui tendit la main.
 —A présent, qu'allez-vous faire ?
 —J'interrogerai Fanchon.
 —Bien. Ensuite ?
 —J'interrogerai mon fils.
 —Très bien... Très bien... Parfait... Vous allez me faire le plaisir, au contraire, de rester tranquille et de ne rien heurter de toutes ces belles choses, au moins provisoirement.
 —Impossible... Si j'attends... il sera trop tard pour enrayer le mal.
 —Je m'en moque.
 —Docteur !!
 —Ce n'est pas une prière que je vous adresse, entendons-nous... C'est mieux que cela, un ordre !! Je suis médecin, moi. Je guéris. Si vous dites un mot à cette enfant, elle est capable de ne plus remettre les pieds ici... et si elle ne revient plus, Jacques est bien capable d'aller plus mal... Je ne réponds de rien... D'autre part, si vous entamez avec votre fils une discussion sur ce sujet, vous lui causerez des émotions que je veux lui épargner à tout prix... Par conséquent, vous allez me promettre de vous taire... Je ne partirai pas d'ici avant d'avoir reçu de vous l'engagement formel que vous ne tenterez rien pour savoir la vérité sur le mal qui existe peut-être et pour enrayer ce mal...
 —Puisqu'il le faut !
 —Certes ! C'est un cas de vie ou de mort pour mon fils.
 —En ce cas, puis-je hésiter ?
 —Non ; j'ai confiance en vous, vous êtes une trop bonne mère pour faire la folie que je vous défends.
 L'heureuse influence de Fanchon sur Jacques ne tarda pas à porter ses fruits. De jour en jour le jeune homme renaissait à l'existence.
 Et le docteur répétait à la comtesse de Beauchamp :
 —Dites-vous bien que ce n'est pas moi qui l'ai guéri... mais Fanchon !
 La comtesse était trop perspicace pour ne point s'en rendre compte par elle-même. Elle suivait d'un esprit inquiet, dans l'âme de son fils, les progrès que faisait cet amour.
 Elle surveillait étroitement Fanchon et Jacques.
 Mais elle ne put rien surprendre.
 En Jacques l'amour était facile à deviner. Tout en lui le trahissait, ses paroles, ses regards, la tendresse de ses sourires.
 En Fanchon, rien.
 Elle éprouvait le plus grand plaisir à venir tous les jours à l'hôtel, mais de cette satisfaction où l'amour-propre pouvait avoir la plus grande part, de cette satisfaction à l'amour, il y avait loin peut-être.
 Et si elle n'aimait pas Jacques, tout pouvait être sauvé encore.
 Car ce n'était pas sans frayeur que la comtesse considérait cette liaison. Ce qui la rassurait un peu, c'était la certitude qu'elle avait de la délicatesse et du désintéressement de la jeune fille. Elle lui ferait toujours entendre raison quelque jour. Elle supposait, en effet, avec raison que Jacques, dont elle connaissait la loyauté, ne songerait jamais à faire de Fanchon sa maîtresse.
 S'il l'aimait autant que cela paraissait être, il l'épouserait.
 Et cet avenir épouvantait la comtesse.
 Elle n'avait plus les scrupules outrés de l'aristocratie, mais, malgré son affection très vraie pour la vieilleuse, elle ne pouvait envisager un mariage de la jeune fille avec le fils des comtes de Beauchamp.
 Elle comptait donc sur Fanchon elle-même, au besoin, pour refuser cette union, si elle lui était offerte.
 Quelques jours après, Fanchon fut obligée de retourner au Con-

cert-Français où Montrésor la rappelait pour y reprendre ses représentations, la préfecture de police ayant levé son interdit.

Elle y reparut avec plus de succès que jamais.

Dans les après-midi, régulièrement, elle vint aux Champs-Élysées.

Mais au bout de quelques jours elle s'aperçut d'un changement dans les allures du comte, dans sa conduite vis-à-vis d'elle.

Comme il allait mieux, le médecin lui avait permis de se lever. Il restait maintenant dans son fauteuil.

Habituellement, tout le temps que Fanchon restait là, il souriait, ses yeux brillaient ; il avait l'air heureux.

Elle le trouva tout à coup sombre et préoccupé !

C'est à peine s'il répondait aux douces paroles de la jeune fille.

Et, lorsqu'elle partit, il ne lui tendit pas la main.

Elle en fut attristée, frappée au cœur tout à coup.

Au lieu de sortir, elle revint à lui :

—Est-ce que vous vous sentez plus mal ?

—Non, au contraire, je vais de mieux en mieux.

—Vous semblez préoccupé ?

—C'est une erreur. Je n'ai aucun sujet de préoccupation.

—Moins gai, dans tous les cas.

Il dit, presque durement :

—Suis-je condamné au sourire perpétuel ?

Jamais il ne lui avait parlé de la sorte.

Elle en eut les larmes aux yeux. Cependant elle eut la force de demander :

—Est-ce que vous avez quelque chose à me reprocher ?

Il détourna la tête et d'une voix sourde :

—Non, rien, absolument rien.

—Il faudrait me le dire, fit-elle... car, si je vous ai fait de la peine, je vous jure bien que ce n'est pas ma faute.

Elle avait parlé si tendrement qu'il en fut bouleversé. Il lui prit les deux mains, les embrassa passionnément.

—C'est à moi qu'il faut pardonner, dit-il, je suis un peu nerveux.

Elle partit plus rassurée.

Mais quand elle le revit le lendemain, elle le retrouva de même.

Les yeux du jeune homme ne s'arrêtaient plus sur elle. On eût dit qu'il les détournait avec affectation.

Elle n'osa plus l'interroger. L'entrevue fut courte et triste.

Le lendemain elle ne revint pas. Sa délicatesse ombrageuse craignait qu'on ne trouvât ses visites trop répétées. Elle ne voulait pas être importune. Mais quand Montrésor la vit, le soir, au concert, il la trouva si changée, si pâle, qu'il s'inquiéta :

—Tu es malade, toi... est-ce que tu as vu un médecin ?

—Non. Je ne suis pas malade. Tranquillisez-vous...

—J'espère bien que tu ne vas pas jouer à ton vieux Montrésor la farce de te mettre au lit.

—Ne craignez rien, vous dis-je !

Le lendemain soir, au contraire, ses yeux avaient un éclat de fièvre. Montrésor s'en aperçut de nouveau.

Il l'embrassa paternellement :

—Voyons, tu ne veux pas me dire ce que tu as ?

—Rien.

—Bon. Garde ton secret.

Il la vit entrer en scène, la suivit des yeux longtemps, pendant qu'elle chantait et, remontant dans son cabinet, il murmura :

—La petite Fanchon est amoureuse. Mais de qui ?

Deux jours se passèrent. Elle revint à l'hôtel des Champ-Élysées. Mais elle ne monta pas auprès de Mme de Beauchamp et de Jacques. Elle se contenta de demander au concierge des nouvelles du comte.

Les nouvelles étaient moins bonnes. La fièvre avait reparu. Jacques avait dû s'aliter de nouveau.

Elle repartit, navrée.

Elle trouva chez elle, quai du Louvre, en rentrant, une lettre de la comtesse qui lui disait : "Ma chère enfant, pourquoi ne venez-vous plus ? Êtes-vous malade et que se passe-t-il ?"

Alors, le lendemain, elle se présenta.

Jacques était dans son lit. Dans le regard qu'il laissa tomber sur elle, à son arrivée, il y avait comme une sorte de ressentiment.

Il fut longtemps sans lui adresser la parole.

Il faisait semblant de dormir.

Elle se retira dans une chambre voisine où il était Simone et resta auprès de la jeune fille.

Au bout d'une demi-heure, il fit semblant de se réveiller.

Il demanda à boire.

Ce fut Fanchon qui lui apporta le plateau.

—Bonjour, Fanchon, dit-il d'une voix un peu contrainte. Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes arrivée ?

—Une heure !

Elle attendit qu'il eût fini de boire, reprit le plateau et voulu profiter de cette occasion pour sortir.

Il ne la laissa pas faire.

—Restez ! dit-il.

Elle s'assit, ne trouvant pas un mot à lui dire, craignant qu'il ne

se laissât aller à quelque dureté, n'ayant pas encore compris de quelle jalousie profonde était fait l'amour du jeune homme pour elle.

Il garda le silence, puis, après un effort :

—Vous avez repris votre emploi au Concert-Français ?

—Oui. Vous savez que j'ai un engagement.

—Cela vous plaît donc beaucoup de chanter, de vous livrer ainsi au public qui vous détaille, vous critique, vous admire ou vous méprise.

Elle dit en souriant :

—Je ne sais si le public ressent pour moi des sentiments aussi variés. Tout ce que je puis dire, jusqu'aujourd'hui, c'est qu'il ne m'a encore donné que des témoignages d'affection.

Il reprit, très bas, comme s'il avait eu honte de sa pensée :

—Le public, pris en général, vous donne des marques d'admiration et de sympathie, mais, dans le public, il y a souvent, sans doute, des gens qui vous admirent plus particulièrement, qui ont pour vous une affection moins banale, qui cherchent à vous voir, à vous parler, à s'emparer de votre esprit, de votre imagination.

—Oui, il y en a.

—Beaucoup ? dit-il, d'une voix altérée.

—Beaucoup, fit-elle simplement.

—Et que leur répondez-vous ?

—Dicités vous-même la réponse, monsieur de Beauchamp... celle que vous aurez trouvée ainsi sera sûrement la mienne.

Il y eut un peu d'amertume dans ses paroles.

Au bout d'un instant il reprit, très bas :

—Vous ne l'avez pas revu ?

—Qui ?

—Mon adversaire ?

—M. de Montaiglon ?

—Oui... Il a dû reparaitre au concert. Peut-être même a-t-il renouvelé ses instances auprès de vous ?

—Non.

—Bien sûr ?

—Je ne l'ai pas revu, je vous l'affirme.

Il parut soulagé d'un poids énorme. Une flamme vint à ses joues. Montaiglon, c'était celui-là qu'il redoutait, sans savoir pourquoi.

—Écoutez, dit-il, je me suis laissé blesser, comme un enfant. Et pourtant, depuis quelque temps, avant mon duel, je me sentais plus alerte, plus vigoureux, lorsque je vais être rétabli, je recommencerais à faire des armes. J'adore l'escrime. J'y deviendrai de première force. Et de cette façon, pour vous protéger, pour empêcher qu'on ne vous menace ou qu'on ne vous insulte, vous aurez un défenseur que l'on redoutera...

—Non, non, je ne veux pas qu'une pareille lutte recommence jamais, je ne veux pas, je ne veux pas !

Elle était devenue pâle.

Ce grand danger qui menaçait, dans sa croyance, tous ceux qui s'intéressaient à elle, reparu devant ses yeux, une fois de plus. Par miracle, Jacques venait d'y échapper une fois.

Est-ce qu'il y échapperait une seconde fois ?

—Pourtant, s'il le faut, je n'hésiterai pas... vous n'avez personne pour vous défendre. Le hasard a voulu que vous soyez amenée auprès de nous. N'est-il pas tout naturel que vous trouviez protection auprès de ceux qui constituent pour vous une nouvelle famille ?

Elle pleurait. Elle avait peur.

—Si je pouvais prévoir aujourd'hui pareil danger dans l'avenir, murmura-t-elle, je vous jure que je disparaîtrais... je fuirais... très loin, très loin, sans qu'on sache ce que je serais devenue et personne n'entendrait plus parler de moi.

Elle essuya ses yeux.

Il avait tendu le bras vers la jeune fille, et bien qu'elle essayât de s'éloigner un peu, il lui avait pris la main.

—Fanchon, dit-il, j'ai un pardon à vous demander.

—Un pardon, monsieur ?

—Oui... J'ai été dur pour vous... j'ai été ingrat envers vous, au lieu de vous prouver ma reconnaissance par tous les moyens possibles.

Elle ne répondit pas. Elle ne savait pas mentir.

—Pardonnez-moi d'abord, Fanchon. Je vous dirai ensuite pourquoi je vous ai attristée... car j'ai bien compris les raisons qui vous ont fait rester loin de moi pendant quelques jours.

—Je ne sais pas ce que vous allez me dire... mais je vous pardonne de tout mon cœur...

—Je vous avais fait de la peine, n'est-ce pas ?

—Oui, dit-elle, les yeux bien francs, droit sur les yeux du malade.

—C'est que je suis jaloux !

—Jaloux !

—Oui, de tout ce qui vous entoure, de tous ceux qui vous regardent et de tous ceux qui vous applaudissent et vous admirent.

—C'est très mal. Aimerez-vous mieux que je n'eusse pas de succès ?

—Peut-être !

Elle se mit à rire.

—Je vais vous traiter en enfant...

—Non, Fanchon, car je vous jure que cette jalousie est sérieuse. Elle me fait souffrir. Et de cette souffrance vous avez ressenti le contre-coup.

—Que puis-je faire pour vous rendre votre calme d'esprit...

—Vous le pourriez, aisément.

—Dites : je suis prête.

—Quittez le concert.

—Vous n'y songez pas !

—Quittez le concert. Ne reparaissez plus sur un théâtre.

—Ce n'est pas possible.

—Ah ! vous refusez, vous le voyez bien.

—Je refuse, oui, et vous allez comprendre pourquoi. Tout d'abord j'ai un engagement avec Montrésor. Aucun dédit n'est stipulé, puisque je suis sans famille et mineure, mais l'engagement ne me lie pas moins à mon imprésario. C'est pour moi une question d'honneur et je dirai même de reconnaissance. Montrésor m'a sauvée de la misère et m'a donné l'aisance et la célébrité. Ce serait bien mal reconnaître ce qu'il a fait pour moi que de le quitter ainsi, sans cause sérieuse.

—Vous n'êtes engagée que pour un an.

—Oui, l'engagement étant renouvelable tous les ans.

—Quittez-le donc à la fin de l'année.

—Et après ? Comment vivrai-je ? Est-il possible que vous exigiez que je reprenne ma vie d'autrefois, lorsque j'allais chanter et mendier dans les cours ? Non. Alors, quoi ? Je ne connais pas d'autre métier que le mien, d'autre instrument que ma vielle ! Je n'ai pas d'autre moyen d'existence que mes chansons. Comment vivrai-je ?

—Auprès de nous.

—A côté de votre sœur et de votre mère ?

—Oui. N'y seriez-vous pas heureuse ?

—Certes. Mais à quel titre viendrais-je vivre au milieu de vous ? Je gagne ma vie et vous ne me refuserez pas le droit d'en être fière. Auprès de vous, que ferais-je bien ? Je serais inoccupée. Je ne veux pas...

—Vous rendriez en bonheur à ma mère tout le bonheur que vous receviez d'elle.

—Non, non... J'aurais peur que plus tard...

Mais elle n'acheva pas.

—Plus tard ? dit-il en insistant.

—On ne me reprochât mon passé... ma vie inutile...

—Fanchon ! qui en serait capable ?

—Je ne sais pas... que suis-je ? rien ! Après m'avoir recueillie, est-ce vous n'auriez toujours pas le droit de me chasser ? Non, non, je ne veux pas. Je veux rester indépendante...

—Vous ne nous aimez pas !

Les grands yeux de Fanchon, attristés soudain, lui adressèrent un long regard chargé de reproche.

—Je vous aime, au contraire, de tout mon cœur.

—Pas comme je le voudrais ! dit-il très bas.

Elle fit semblant de n'avoir pas entendu.

Il soupira.

L'aveu était bien près de ses lèvres. Ce fut la réserve, la modestie de Fanchon qui l'empêcha de parler, de révéler son amour.

—M'aime-t-elle ? se demandait-il avec anxiété.

Ils restèrent encore quelques minutes ensemble.

Puis elle le prévint qu'elle allait le quitter, obligée de se rendre au Concert.

—Vous reviendrez tous les jours, comme par le passé ? dit-il.

—Cela dépend de vous ! dit-elle. Non de moi !

Et elle s'éleva ; ce fut le seul reproche qui lui échappa.

Le lendemain, Jacques n'avait plus de fièvre.

Il se leva. Il n'y eut plus de rechute. Désormais la guérison marcha rapidement.

Huit jours après, appuyé sur le bras de Fanchon, Jacques marchait à pas lents dans l'avenue des Champs-Élysées.

Son teint reposé, ses yeux brillants, ses lèvres rouges annonçaient le retour à la santé.

Une brise légère agitait les feuilles jaunies par les premières bises d'automne.

Jacques semblait ému et réconforté.

Sa respiration s'accélérait.

Son pas se raffermissait.

Son visage s'animait des forces reconquises.

—Vous vous sentez mieux ? lui demanda Fanchon.

—Oui, Fanchon, je reviens à la vie, je ne souffre plus. Mon cœur bat plus fort, mon sang coule plus rapide dans mes veines.

Oh, respirer ! Être enveloppé des rayons vivifiants du soleil !

Il tourna vers sa compagne des yeux brillants de joie.

—Oh ! oui, vous allez mieux, fit-elle, heureuse et attendrie.

Et le doux regard de ses grands yeux s'arrêta sur Jacques.

Une bouffée de sang monta au visage du jeune homme.

Ses lèvres s'agitèrent, sa main trembla sur le bras de la jeune fille.

—Qu'avez-vous ? fit-elle, inquiète.

Il ne répondit pas.

Il la contemplant ardemment.

Troublée, rougissante, elle lui demanda d'une voix à peine distincte :

—Le grand air vous fait mal ?... Voulez-vous que nous rentrions ?

—Non, Fanchon, non, ne rentrons pas encore... restez quelques instants seule avec moi... Non, Fanchon, le grand air ne m'incommodé pas, il ranime mes forces et mon courage...

—Votre courage ? interrogea-t-elle.

—Le courage de vous dire le secret qui m'opresse...

Il l'entraîna vers un banc qu'ombrageait un massif de marronniers, près du carrefour Marigny.

—Oui, Fanchon, reprit-il lorsqu'ils y eurent pris place, ici, sous ce ciel profond et bleu, devant Dieu qui me voit et m'entend, je peux vous dire, Fanchon que je vous aime ; que si vous repoussez mon amour vous me rejetez dans la tombe d'où l'espoir m'a tiré !

Elle pâlit et porta les mains à son cœur.

Des larmes mouillèrent ses beaux yeux.

—Vous ne me répondez pas ! Vous pleurez !

Jacques prit les mains de la jeune fille dans les siennes.

—Fanchon, ma chère Fanchon ! est-ce que vous refusez de devenir ma femme ? Est-ce que vous m'interdisez la joie d'être votre soutien dans la vie ? Oh ! non, cela ne peut pas être ! Il n'est pas possible que vous n'aimiez pas un peu celui qui ne pense qu'à vous ! Présente ou absente, vous êtes toujours devant mes yeux, votre voix charmante résonne continuellement à mon oreille.

Il me semble, Fanchon, que si je ne vous voyais plus, mon cœur cesserait de battre...

Fanchon, ma chère Fanchon, je vous en prie, répondez-moi... Un mot de vous me précipitera dans le désespoir ou dans la mort ou me fera vivre heureux auprès de vous !

Fanchon, je vous conjure !...

Il avait les mains jointes, la voix et le regard suppliants.

Toute pâle, elle se dressa.

Elle cachait son visage dans ses mains.

Anxieux, tremblant, lui aussi se leva.

Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine.

Il se sentait sur le point de défaillir.

Soudain, elle lui murmura à l'oreille :

—Jacques, je vous aime !

Il retint un cri de joie.

Il chancelait, enivré de bonheur.

Prenant les mains de Fanchon dans les siennes :

—Oh ! merci, merci, Fanchon, disait-il d'une voix entrecoupée. Quelle existence bénie votre amour va faire de ma vie jusqu'ici triste et morne ! Combien je vous aimerai. Toutes mes pensées n'auront désormais qu'un but : vous voir heureuse, gaie, confiante en l'avenir !

Être votre appui, votre ami, celui à qui on confie tout, ses craintes et ses espérances !

Quelle existence radieuse nous vivrons tous deux ; votre cœur toujours près du mien... Nous serons si heureux, ma Fanchon adorée, que les anges du ciel seront jaloux de notre bonheur !

Il s'arrêta, oppressé.

Elle ne répondait pas.

Une pâleur subite envahit son front.

Inquiet, il la questionna :

—Ma chère Fanchon, qu'avez-vous ? Quelle pensée soudaine vous allige ?

D'une voix à peine distincte, elle dit :

—Votre mère, Jacques, votre mère ne consentira jamais à notre mariage.

Il eut un frisson vite réprimé :

—Quand je dirai à ma mère que je vous aime, que je ne puis vivre sans vous, ma bonne mère ne voudra pas me désespérer, elle consentira à notre union.

—Le comte de Beauchamp marié à Fanchon la Vielleuse ! Non, c'est impossible, Jacques ! Nous avons fait un rêve... Oh ! un rêve aussi doux à mon cœur qu'il l'est au vôtre, mon ami !...

Elle ne put réprimer un sanglot.

—Un rêve ! s'écria-t-il avec transport. Ce serait un rêve que le bonheur de toute ma vie ! Et c'est vous, Fanchon, c'est bien vous qui prononcez ces paroles qui me tuent ! C'est bien vous qui dites que je dois renoncer à vivre !

Il suffoquait.

Sa respiration devenait saccadée.

Ses yeux se couvraient d'un nuage.

Il demeura accablé auprès de Fanchon.

—Le devoir, Jacques, m'oblige à faire ce que je pense être la vérité ! Oh ! mon ami, je souffre autant que vous !

Oh ! oui, je souffre, continua-t-elle en pleurant ; car, moi aussi, Jacques, je vous aime et n'aimerai jamais que vous. Si je ne puis être à vous, je ne serai à personne, je vivrai du souvenir de votre bonté envers l'enfant malheureuse que vous avez recueillie, de la pauvre chanteuse que vous avez aimée malgré sa misère, vous riche, malgré l'humilité de sa naissance, vous, Jacques, qui êtes noble de race.

Elle éclata en sanglots convulsifs.

Jacques s'écria :

—Vous parlez de noblesse, l'anchon ! Est-ce que la noblesse de votre âme n'éclate pas dans la moindre de vos paroles, dans le son de votre voix si pure, dans la grâce enchanteresse de vos gestes.

Fanchon, quelle qu'eût été la condition de vos parents dans la société, vous témoignez de leur véritable noblesse par votre beauté, par la délicatesse de vos sentiments !

Il parlait avec une conviction qui émut la jeune fille.

—Vous êtes bon et grand comme Dieu, Jacques, dit-elle, mais vos paroles me montrent le chemin de l'honneur, me tracent mon devoir. Et mon devoir est de sacrifier mon bonheur au repos de votre mère. Elle ne pourrait pas ne pas souffrir de ce qu'elle doit considérer comme une mésalliance. Je ne dois pas faire souffrir celle qui a été pour moi une seconde mère.

Oh ! Jacques, je vous en prie, ne m'interrompez pas, ne m'enlevez pas le peu de forces qui me restent !

En vous parlant comme je le fais, mon ami, je brise à jamais mon cœur ! Je m'enlève toute joie en ce monde !

De nouveaux sanglots lui coupèrent la parole.

—Et vous tuez celui que vous dites aimer, Fanchon ! s'écria Jacques d'une voix sourde.

—Vous m'oublierez, Jacques. Une autre femme prendra ma place dans votre cœur.

—Vous oublier, l'anchon ! Est-ce qu'on oublie le soleil qui vous a réchauffé de ses rayons ? Est-ce qu'on oublie la source limpide où, mourant de soif, on s'est désaltéré ? Est-ce qu'on peut oublier celle dont la grâce et la beauté souveraines vous ont sauvé ?

Non, Fanchon, reprit-il avec feu, je ne vous oublierai pas et vous serez ma femme.

—Votre mère, Jacques ! répéta lentement la jeune fille, oubliez-vous votre mère ?

Il réfléchit un instant :

—Fanchon, votre esprit éclaire le mien, votre cœur élève mon cœur. Oui, vous avez raison, je ne dois pas annoncer brutalement à ma mère ma détermination. Je dois ménager ses préjugés.

Ma mère si bonne, si indulgente, d'esprit si élevé, sera fière de mon choix lorsqu'elle vous connaîtra mieux encore. Elle sera heureuse de vous appeler sa fille.

Je ne lui dirai donc rien en ce moment de notre secret, de la promesse que nous nous sommes faite d'être l'un à l'autre.

—Oh ! oui, Jacques, taisez-vous ! Votre mère, justement irritée, pourrait me considérer comme une intrigante ! J'en mourrais de honte.

—Je ne parlerai, ma l'anchon adorée, que lorsque vous m'y autoriserez.

—Oh ! merci, merci, mon ami !

—Vous ne voulez pas résilier avec Montrésor ?

—Je ne le puis, Jacques, il a ma parole.

—Je n'insiste pas, ma chère Fanchon. Jusqu'à l'expiration de votre traité, je me tairai. Vous viendrez chaque jour.

—Ne paraîtrais-je pas indiscret ?

—Ma mère et ma sœur vous aiment, Fanchon, et seront toujours heureuses de vous voir.

—Lorsque vous serez complètement rétabli . . .

Il l'interrompit et dit avec feu :

—Sûr de votre amour, Fanchon, je ne sens plus aucune souffrance,

Elle sourit et répéta :

—Lorsque vous serez complètement rétabli, vous serez souvent absent, appelé au dehors par des devoirs mondains, par vos plaisirs . . .

—Je n'aurai d'autre plaisir que de vous voir et de vous entendre, ma chère Fanchon.

—Et vous resterez chaque jour ici, attendant ma visite ? fit-elle en souriant.

—Tout le temps que je ne passerai pas à vous attendre et à vous voir sera consacré . . .

Il s'interrompit soudain.

Une légère rougeur colora ses joues.

—Ah ! vous avez un secret que vous hésitez à me confier ? fit-elle en souriant.

Après un instant d'hésitation, il répondit d'un ton résolu :

—Non, Fanchon, non, je n'ai pas de secret pour vous. Peut-être aurais-je agi avec plus de prudence en ne vous parlant pas du projet que j'ai formé. Mais à présent que j'ai commencé à parler, je continuerai.

—Je vous en prie.

—Eh bien ! le temps qui ne sera pas consacré au bonheur de vous voir, je l'emploierai à me rendre capable de vous venger de l'homme qui vous a lâchement insulté.

—Que comptez-vous faire ? questionna-t-elle inquiète.

—Fréquenter la salle d'armes, y devenir d'une force égale à celle du misérable qui vous a manqué de respect et alors . . .

Le visage de Jacques de Beauchamp exprimait la plus énergique résolution.

Effrayée, elle se dressa.

—Je ne veux pas le provoquer, l'anchon, mais je ne puis oublier qu'il vous a insultée. En devenant votre mari je deviens votre protecteur et je veux l'être efficacement pour ma chère l'anchon. Mon bras a été faible . . .

Il continua en se levant :

—Ce bras deviendra fort, mon honneur le veut, mon amour l'exige.

A ce moment, Mme de Beauchamp et Simone arrivèrent près des deux jeunes gens.

—Nous étions inquiètes, dit Mme de Beauchamp. Nous craignions que tu ne fusses fatigué, étourdi par le grand air.

—Je suis très bien, au contraire, répondit Jacques. L'air m'a fait beaucoup de bien, ranimé mes forces, ma chère mère.

—Jacques a, en effet, très bonne mine, maman, remarqua Simone. Il a des couleurs, on ne croirait pas qu'il a été très malade, qu'il est à peine convalescent.

—C'est que la joie le contentement, petite sœur, sont d'excellents médicaments.

—Et tu es content, Jacques !

—Très content, ma chère Simone.

—Peut-on vous demander pourquoi, monsieur ? questionna-t-elle en jouant une mine plaisamment doctorale.

Fanchon sentit son cœur se serrer.

Jacques allait-il laisser échapper son secret ?

Elle jeta sur lui un regard suppliant qu'il comprit.

Il répondit en souriant :

—Ma chère Simone, peut-on dire pourquoi l'on est heureux ou malheureux ? Cela se ressent et ne s'explique pas. Est-ce la pureté de l'air, l'azur du ciel, le murmure des feuilles que mes yeux revoient, que mes oreilles entendent de nouveau qui me ravissent ? Je le crois . . .

—Est-ce, au contraire, ma santé revenue, mes forces plus grandes, il me semble, qu'elles ne l'étaient avant ma maladie, la conviction que, désormais, l'état de faiblesse dans lequel j'ai si longtemps et si tristement vécu va faire place à l'énergie, à l'activité, à la joie, est-ce, au contraire, cette conviction qui me fait trouver l'air plus vif et plus pur, le soleil plus vivifiant ?

—Oh ! mon cher Jacques, que je suis heureuse de te voir et de t'entendre ! s'écria Mme de Beauchamp.

—Mère, aie confiance. Tu as bien souvent versé des larmes sur ton fils chétif et souffreteux, tu as passé bien des nuits à mon chevet !

Ce temps de tristesse est passé, mère, je sens que pour te rendre heureuse il faut que je sois fort et je le serai !

—Ne t'exalte pas ainsi, mon cher Jacques. Il me semble que je vois la fièvre briller dans tes yeux ! Peut-être pour la première sortie as-tu pris trop de fatigue ?

—Ne crains rien, ma chère mère, répondit Jacques vivement, ne crains rien. Jamais je ne me suis senti aussi bien qu'aujourd'hui et le médecin, tantôt, confirmera mes paroles.

Ils remontèrent vers l'hôtel.

Mme de Beauchamp se sentait rasserenée.

Depuis bien des années, elle n'avait vu son fils si gai, si alerte, de voix si sonore.

Est-ce que Dieu exauçait enfin ses prières ?

Est-ce que ce fils aimé si tendrement allait, après les souffrances qui avaient attristé sa vie jusqu'alors, devenir soudain actif, lui, si rêveur et si sombre, robuste, lui si faible !

Le médecin vint.

Il fut stupéfait de l'heureux changement survenu dans l'état de son malade.

—Il est hors de danger maintenant, tout à fait hors de danger, disait-il en se frottant les mains.

—A présent, Jacques, des côtelettes, des œufs, de la distraction, de l'exercice !

—Saperlipopette ! Voilà une rapide convalescence vraiment merveilleuse !

Il ajouta en riant :

—Jamais mes jolis petits médicaments n'ont aussi bien réussi que cette fois !

—Est-ce que je dois en reprendre encore ? demanda Jacques feignant un effroi comique qui fit éclater le rire perlé de Simone.

Le médecin répliqua à la plaisanterie de Jacques par ces mots :

—Si vous vous moquez de mes pilules, par la barbe d'Esculape, d'Hippocrate et de toute l'antique et savante séquelle de ma corpo-

ration, m'en demanderiez-vous à genoux quo je vous en refuserais !

—Ainsi soit-il ! répondit Jacques.

—A la bonne heure, dit le médecin en frappant sur l'épaule du jeune homme.

Il se tourna vers Mme de Beauchamp, et s'écria :

—Madame, je vais prendre ma canne et mon chapeau, vous tirer ma révérence et ne pas revenir ici comme médecin, s'entend !

—Ainsi, mon ami, questionna Mme de Beauchamp, Jacques est définitivement guéri ?

—Tout ce qu'il y a de plus guéri, ma chère amie, et Mlle Simone, dorénavant, ne rira plus de mes drogues qui ont sauvé son frère, n'est-ce pas, petite moqueuse ?

—Jamais plus, mon bon docteur.

En s'en allant, le bon docteur se disait :

—Si je crois un mot de l'efficacité de mon traitement !... Enfin, que ce soit l'Amour ou la Faculté !...

VII

Fanchon est enfiévrée de bonheur.

Elle vient de rentrer du Concert-Français.

Seule dans sa chambre, elle rêve à l'amour de Jacques.

Être sa femme ! La femme de Jacques ! Comtesse de Beauchamp, elle ! Fanchon la Vielleuse !

Est-ce possible !

Oui, Jacques l'aime et l'épousera !

Il se dit sûr d'obtenir le consentement de sa mère.

Ne se trompe-t-il pas ?

Si bonne, si indulgente que soit Mme de Beauchamp, pourrait-elle accepter pour son fils une pareille mésalliance ?

Ces craintes, oubliées un instant, viennent de nouveau l'assaillir.

Que faire pour parer à ce danger ?

Rien, hélas !

Elle ne peut rien enlever de son passé, la pauvre !

Elle n'a pas fait de mal, n'a aucune mauvaise action à se reprocher, seule la destinée a été cruelle envers l'enfant de la bonne Catherine.

Sans la terrible maladie de celle-ci, elle eût vécu heureuse et tranquille dans ses montagnes.

Le sort ne l'a pas voulu !

Mais, est-ce bien le destin seul qui l'a jetée sur les grands chemins ?

Fanchon frissonne à cette question qui se présente à son esprit.

Elle revoit l'horrible scène de Bovernier, sa mère que l'épouvante frappe de paralysie.

—Oh ! non. Ce n'est pas le destin qui m'a écrasée. Ce n'est pas Dieu qui m'a refusé sa protection, Dieu a mis sur mon chemin le bon Girodias qui m'a tant aimée, il m'a donné Petit-Bernard pour frère, il m'a conduite chez Mme de Beauchamp !

Elle resta quelques instants pensive, les paupières baissées.

Puis, relevant la tête, elle joignit les mains et tomba à genoux.

Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire :

—C'est vous, mon Dieu, qui m'avez mis en présence de Jacques, c'est vous qui vouliez que nous nous aimions, que nous soyons heureux l'un par l'autre !

—Vous avez exaucé, mon Dieu, la prière de la pauvre enfant sans soutien dans la vie !

Soudain l'image de l'homme, du monstre qui avait tenté de s'emparer d'elle et de Petit-Bernard se dressa devant son imagination !

Epouvantée, elle ferma les yeux.

L'image se fit plus distincte. Elle voyait les gestes brusques de l'homme, son costume, sa stature.

Elle entendait sa voix, son accent impérieux.

Chose étrange, elle n'avait aucun souvenir de sa physionomie et cette physionomie, — dans l'hallucination douloureuse à laquelle elle était en proie — restait confuse, fuyante...

Elle fixait en vain sa volonté sur ce point, cherchait inutilement à évoquer ce visage mystérieux dont elle entendait si distinctement la voix.

Ce visage restait voilé d'ombre.

La vision devint plus confuse encore, s'effaça, disparut.

A ce moment, Fanchon jeta un cri d'effroi.

La vision disparue faisait place à une autre plus effrayante encore. Montaiglon venait de lui apparaître, ricanant, les mains teintes de sang.

Le sang de Jacques, sans doute !

Le visage baigné de sueur et livide, secouée de frissons, Fanchon lança les bras en avant comme pour éloigner un ennemi réel.

Elle retomba en cachant son visage dans ses mains : puis honteuse de cette faiblesse, elle se dressa, les yeux bien ouverts cette fois et tournés vers le ciel :

—Protégez-moi, mon Dieu ! dit-elle à haute voix.

Elle se dévêtit lentement. Lorsqu'elle fut couchée, elle crut entendre la voix de Girodias lui murmurer à l'oreille :

—Sois bonne pour tous et tu deviendras riche. Reste sage et tu seras heureuse.

Elle s'endormit en pensant à Jacques.

Le lendemain, elle s'éveilla, rassérénée.

Elle ouvrit sa fenêtre qui donnait sur le quai et livra son visage à l'air frais du matin.

La Seine roulait paisible et comme engourdie. Des vagues minuscules frangées d'argent venaient caresser les berges.

De petits remorqueurs crachant rageusement leur fumée noire traînaient de longues files de lourds bateaux chargés.

Ce spectacle d'activité réjouit l'âme et les yeux de la jeune fille.

Et comme à tous ses plaisirs, elle associait l'instrument qui lui avait donné le pain quotidien d'abord, l'aisance ensuite, elle décrocha sa vielle et, devant la fenêtre ouverte, sous le ciel bleu, aux mille harmonies de la grande ville elle mêla, rêveuse et attendrie, les doux chants des montagnes aux sommets neigeux.

De touchantes mélodies improvisées sans qu'elle en eût conscience naissaient sous ses doigts et, douces colombes, s'envolaient vers le ciel.

Combien de temps Fanchon resta-t-elle ainsi dans une sorte d'extase ?

Elle n'eût su le dire.

Toutes sortes de souvenirs emplissaient son cerveau, ceux surtout de son enfance. Elle revoyait les cimes blanches de ses montagnes et la fumée de la cabane au loin, et le feu clair de l'âtre, et la bonne mère Catherine.

Oh ! c'est elle surtout qu'elle revoyait, sa bonne mère !

Ses yeux, en pensant à elle, se mouillaient d'attendrissement !

Dans son oreille, chantaient les airs naïfs dont sa mère l'endormait.

Et ces airs simples, évocateurs de chers souvenirs, s'échappaient de la vielle sonore.

Puis, l'imagination de la jeune fille lui retraçait les malheurs tombant comme une avalanche sur la pauvre mesure, sa mère paralysée, sa fuite avec Petit-Bernard, leurs dangers...

Et la vielle traduisait les impressions de la jeune fille, soupirait avec elle, invoquait le Ciel, jetait des cris d'effroi.

L'âme de Fanchon, ses sentiments, ses craintes, ses douleurs, l'humble instrument les disait avec une intensité d'expression troublante.

Sous ses doigts, la vielle s'animait de sa vie.

A présent, Fanchon pensait à Jacques. Elle le voyait comme s'il était là.

Elle l'entendait parler.

Il lui redisait les paroles prononcées dans le parc de l'hôtel.

Un long cantique d'amour simple et profond de la vielle rustique s'éleva vers le ciel.

Fanchon fut tirée de sa rêverie par un coup frappé légèrement à sa porte.

Elle alla ouvrir.

Une dame âgée, vêtue d'une robe de soie noire, la tête entourée d'une mantille de dentelle encadrant un visage aimable, salua la jeune fille.

—Je vous demande pardon, dit-elle, de mon indiscretion...

—Entrez, madame, je vous prie.

La vieille dame entra en s'excusant.

Fanchon lui présenta un siège.

—Je suis votre voisine, mademoiselle, dit la visiteuse en s'asseyant. Oh ! depuis quelque jours seulement ! Je passe l'été à la campagne. En arrivant à Paris. J'ai entendu parler de vos succès. Je voulais aller vous entendre, j'en mourais d'impatience !

—Cela était bien facile, madame, je chante chaque soir en public.

—Malheureusement, mademoiselle, ce qui était facile jusque-là était devenu impossible.

—Comment cela ?

—Le concert dans lequel on peut avoir le plaisir de vous entendre venait d'être fermé pour je ne sais quelle histoire.

—Il est rouvert maintenant, madame.

—Vous chanterez ce soir ?

—Oui, madame, je chanterai.

—Voilà une bonne nouvelle ! J'irai ce soir vous entendre !

—Je serai très heureuse, madame, si je réussis à vous faire plaisir.

—N'en doutez pas ? Je n'ai pas entendu votre voix, mais, au travers du plafond, — car j'habite au-dessous de vous, — me sont parvenus les jolis airs que vous jouiez tout à l'heure. Il m'ont ravié !

—Vous êtes trop bonne, madame.

—Non, je m'y connais. Vous êtes une grande artiste.

La dame s'interrompit :

—Pardonnez à une vieille femme son bavardage et son indiscretion, dit-elle en se levant.

Fanchon l'accompagna.

—Je vais envoyer louer une place, dit la visiteuse.

Elle tendit en souriant une main à la jeune fille, et lui dit en la quittant :

—J'ignorais en venant loger dans cette maison que j'aurais le bonheur d'être la voisine de Fanchon la Vieilleuse.

Quelques instants après, Fanchon se dirigeait vers les Champs-Élysées.

Comment allait-elle trouver Jacques ?

Oh ! elle ne doutait pas de ses sentiments, de sa loyauté.

La promesse qu'il lui avait faite, l'amour qu'il lui avait juré, le secret qu'il s'était engagé à conserver momentanément vis-à-vis de sa mère, rien de cela ne l'inquiétait !

Non, elle se demandait avec anxiété si les émotions de la veille n'avaient point ramené la fièvre, entravé la convalescence de son ami.

Lorsqu'elle entra dans le salon où Jacques se tenait, avec sa mère et sa sœur, toutes ses craintes s'évanouirent.

Jacques, en la voyant, s'était levé d'un mouvement alerte, et, souriant, le visage rayonnant, il s'avança vers elle et lui tendit la main.

Fanchon alla présenter son front à Mme de Beauchamp qui y déposa un baiser maternel.

Simone entoura de ses bras la taille de son amie et l'embrassa sur les deux joues, en disant :

—Fanchon, vous êtes bien gentille, vous ne nous avez pas manqué de parole.

—J'avais hâte de savoir si M. Jacques n'avait pas senti de fatigue de sa première sortie.

—La promenade que nous avons faite ensemble dans le parc a, au contraire, chassé à tout jamais la maladie, répondit Jacques en fixant sur Fanchon un regard sous lequel elle se sentit rougir.

Mme de Beauchamp, tout à la joie de voir son fils renaître à la vie, ne s'en aperçut pas.

—Ce que Jacques dit est vrai, ma chère Fanchon, fit-elle les yeux brillants de joie. Figurez-vous que ce matin Jacques est monté à cheval, qu'il est allé faire un tour au Bois !

—Et M. Jacques ne semblait pas fatigué après cet exercice violent ?

—Fatigué ! Jamais il ne s'était senti aussi dispos !

Lorsqu'il trouva l'occasion de glisser un mot à l'oreille de Fanchon, Jacques lui dit :

—Votre amour m'a sauvée, ma chère Fanchon. J'ai pris ce matin ma leçon d'armes, et voyez, mon bras ne tremble pas, le sang circule généreusement dans mes veines, mes nerfs surexcités se calment. . . .

—Vous n'avez donc pas renoncé à ces projets de vengeance qui m'épouvantent. Je vous en prie, Jacques ! . . .

—Ne me demandez pas cela ! Ne me demandez pas de rester désarmé devant ce misérable. Ne parlons plus de lui !

Les yeux de Jacques de Beauchamp prenaient une expression farouche.

Fanchon se promit de ne plus aborder ce sujet pénible. Cependant, les paroles de Jacques lui étreignaient le cœur.

Que n'avait-elle pas à craindre de la haine de Jacques pour M. de Montaiglon, des tentatives de ce dernier contre elle.

Depuis son duel avec Jacques, il n'avait pas reparu au Concert Français ; allait-il s'y montrer de nouveau ? la torturer de son odieuse présence ?

Elle sentait à cette pensée son cœur se serrer.

Et si Jacques se trouvait en présence de cet homme !

Elle eut grand-peine à dissimuler ses pensées pénibles à la comtesse de Beauchamp et à Simone.

Elle réussit pourtant et causa gaiement avec elles et Jacques.

Devina-t-il les appréhensions de celle qu'il aimait ?

On l'eût pu croire.

Il trouva moyen de placer dans la conversation cette phrase qui, bien qu'adressée à sa mère, alla droit au cœur de Fanchon à qui elle était certainement destinée :

—Ma chère mère, j'ai résolu, pour activer mon retour à la santé, de ne pas sortir le soir. Je me coucherai de bonne heure et chaque matin je ferai un tour au Bois. . . .

—Tu as raison, Jacques, c'est ce que t'a conseillé le docteur.

—Et c'est ce que m'ordonne ma raison d'accord avec la science, répondit Jacques en lançant à Fanchon un regard profond.

A ces paroles, le visage de Fanchon s'illumina d'une joie si manifeste que Simone s'écria gaiement :

—Tu le vois, mère, Fanchon est de l'avis du docteur et de Jacques ! Elle est heureuse de cette décision.

—Est-ce la science qui vous dicte cette ordonnance, mademoiselle ? ajouta la ricieuse jeune fille.

—C'est mon cœur, ajouta Fanchon en rougissant.

Elle ajouta :

—Rien de ce qui me semble un événement heureux pour la famille de Beauchamp ne peut être indifférent à la pauvre enfant que vous avez accueillie avec tant de bonté.

L'accent de cette voix vibrante et pure émut Simone autant que

la délicatesse des sentiments qu'exprimaient les paroles humbles de son amie.

Elle l'embrassa avec une effusion qui emmena des larmes aux paupières de la comtesse de Beauchamp.

Jacques s'était levé.

Il vint prendre la main de Fanchon dans les siennes et les pressa en silence.

Le soir, au concert, Fanchon fut reprise des craintes qui l'avaient assaillie dans la journée.

Montaiglon était-il dans la salle ?

Elle alla pendant l'entr'acte regarder par la petite ouverture circulaire du rideau baissé.

Elle inspectait la salle de ses regards effrayés.

Non, il n'y était pas.

Elle allait se retirer lorsque, dans une petite loge de face, elle aperçut sa voisine, la vieille dame qui était venue la visiter le matin.

Elle portait une toilette noire, très simple et du meilleur goût.

Ses cheveux blancs comme la neige encadraient son visage aux traits réguliers.

Elle aussi inspectait la salle. Sa jumelle se dirigeait vers tous les points.

Elle était seule dans sa loge.

Attendait-elle quelqu'un ?

Fanchon entra en scène et chanta son répertoire en s'accompagnant de son instrument.

Elle obtint son succès habituel.

Les bravos frénétiques éclatèrent de toutes parts.

Des bouquets de fleurs lancés par des spectateurs couvrirent le scène.

Une bouquetière apporta à Fanchon une splendide corbeille de roses sur laquelle était piquée une carte de visite portant ces mots :

A ma charmante voisine, souvenir d'admiration.

VVE DE LIGNÈRES.

Fanchon salua profondément en se tournant vers cette nouvelle amie.

La vieille dame, de son côté, s'inclina légèrement et applaudit en souriant.

A la fin du spectacle, au moment où Fanchon allait quitter sa loge, Montrésor y entra :

—Mon enfant, dit-il, je t'annonce une visite.

Elle sursauta.

Serait-ce Montaiglon !

Depuis le matin, cet homme obsédait sa pensée. Mais non, ce ne pouvait être lui ; Montrésor était calme et souriant.

Et Montrésor, lui, n'aimait guère celui que Fanchon haïssait.

—Qui est-ce ? demanda-t-elle avec un léger tremblement.

—Une vieille dame très chic, qui m'a dit être ta voisine. D'ailleurs, voici sa carte.

C'était Mme de Lignères.

—Qu'elle entre, dit Fanchon rassurée, presque heureuse de cette visite. . . .

Mme de Lignères entra.

Elle était vraiment *très chic*, ainsi que le disait le gros Montrésor.

La taille encore droite malgré son âge, la démarche aisée, gracieuse, le geste et la voix d'une retenue de bon ton.

Elle prit les mains de Fanchon et les serrant dans les siennes :

—Ma chère enfant, lui dit-elle, vous m'avez charmée, émue, transportée ! Agréez, je vous en prie, les sincères compliments de votre vieille voisine.

—Vous êtes trop bonne, madame, répondit Fanchon confuse.

—A peine suis-je juste, mon enfant, répartit la vieille dame ; je ne sais comment vous exprimer mon admiration.

Puis, changeant soudain de ton, devenant maternelle, bonne femme, elle s'écria :

—Pardonnez-moi si je suis indiscret, c'est le défaut des vieillards. Je désirerais vous adresser une question. . . .

—J'y répondrai avec plaisir, madame.

—Rentrez-vous chez vous ? Tout de suite en sortant d'ici ?

—Certainement, madame.

—Eh bien, je vous en prie, acceptez ma voiture, je vous ramènerai, nous causerons ensemble. Votre voix m'a fait tant plaisir à entendre. . . .

Plus tard, ajouta-t-elle d'un accent rempli d'émotion, je vous dirai pourquoi, ma chère enfant.

—Je vous suis, madame.

Toutes deux s'installèrent dans la voiture de Mme de Lignères. Montrésor y fit porter les fleurs offertes à Fanchon.

—Ceci vaut mieux qu'une moisson de lauriers, dit Madame de Lignères en désignant les gerbes odorantes entassées sur les coussins, ces trophées de victoire n'ont pas coûté de larmes.

Fanchon ne put répondre. Elle venait d'apercevoir Montaiglon assis à la terrasse d'un café voisin.

Elle jeta un petit cri d'effroi et pâlit.
 Mme de Lignères abaissa les portières :
 — Ces odeurs violentes vous incommodent ? demanda-t-elle.
 Fanchon fit oui d'un mouvement de tête.

IX

Devant le Concert-Français s'allonge une longue file de voitures de maître.

Tous les journaux ont entonné les louanges de Fanchon la Vielleuse, l'éblouissante étoile du concert à la mode.

L'ancienne clientèle populaire y est submergée par les mondains, gilets en cœur et gardénias fleurissent dans la salle surchauffée.

Aux tempêtes d'applaudissements des galeries élevées se joignent maintenant les : *Bravi, Brava, Bravo*, des gants beurre frais.

Montrésor est enchanté.

Il donne chaque semaine ce qu'il appelle une soirée de gala, prétexte de doubler le prix habituel des places.

Fanchon retourne presque chaque soir chez elle accompagnée par son obligante voisine, Mme de Lignères.

La jeune fille n'a pas dit à sa nouvelle amie la véritable cause du malaise qu'elle a éprouvé la première fois qu'elles sont revenues ensemble en voiture.

Elle s'en félicite, car elle n'a pas revu Montaignon.

Elle se persuade qu'elle s'est trompée.

— Si je crois l'avoir vu, se dit-elle, c'est que toute la journée j'avais été obsédée par le souvenir douloureux de cet homme.

— Non, ce n'est pas lui ! ce ne pouvait être lui !

— Est-ce que, s'il avait voulu me revoir, il ne serait pas revenu depuis deux mois !

— Oui, j'ai bien fait de me taire, de garder le secret de ma sottise frayer ! Oh ! combien je suis contente d'avoir eu la force de cacher à Jacques l'inquiétude dont j'étais dévorée !

— Quelles souffrances mon silence lui a épargnées !

— Quels malheurs, peut-être, ont été évités !

Et Fanchon revivait en un instant les deux mois heureux qui venaient de s'écouler, les après-midi passés chaque jour à l'hôtel de Beauchamp auprès de Jacques.

Quelles heures délicieuses !

Jacques l'aimait d'un amour si vrai, si touchant !

De quelle douce atmosphère elle se sentait entourée dans cette hospitalière maison, entre celui qui serait un jour son mari et celles qu'elle pourrait dans un avenir prochain appeler sa mère, sa sœur...

Sa mère, la comtesse de Beauchamp !

Sa sœur, Simone !

Elle, la pauvre Fanchon !

Dieu lui donnerait toutes ces joies en compensation des douleurs passées et pieusement acceptées !

Fanchon était devenue la chanteuse que les salons se disputaient.

Ses succès y étaient aussi vifs que devant un public populaire ; les gens du monde et les artistes avaient ratifié le jugement des gens simples qui, les premiers, l'avaient acclamée.

Et Montrésor, le gros Montrésor, qui aimait sa pensionnaire comme sa fille, disait-il, put lui faire proposer des *cachets* dont le prix élevé étonnait la naïve Fanchon et la rendait quelque peu confuse.

— Ma petite, lui expliquait le directeur du Concert-Français, on n'estime que ce qui coûte cher : si les savants arrivent à faire des brillants avec du charbon de terre, ainsi qu'il le prétendent, les femmes n'en voudront plus. Elles préféreront des œufs de merles blancs.

— C'est donc bien joli ? questionnait Fanchon en souriant.

— Non, mais c'est très rare !

Et Montrésor partait d'un rire qui secouait ses breloques d'or sur sa large bedaine.

Une soirée au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, la Société pour la Protection des Enfants abandonnés, ayant été annoncée, Fanchon écrivit aux organisateurs de la fête.

Elle sollicitait l'honneur d'être agréée comme artiste.

— Peut-être, disait-elle, mes simples chants plairont-ils aux bons cœurs qui se dévouent à une œuvre de charité.

Son offre fut acceptée avec reconnaissance.

Fanchon en fut toute joyeuse.

Elle fit part de sa joie à la famille de Beauchamp.

La comtesse, Jacques et Simone résolurent d'assister à cette fête.

Elle eut lieu dans les somptueux appartements de la présidente de l'œuvre, la marquise de Cervin-Lanson.

Le vieil hôtel de la rue de Varennes étincelle de lumières.

La cour d'honneur est transformée en une immense tente ornée d'étoffes magnifiques, de biseaux de drapeaux, de fleurs et d'arbustes.

Les dames patronesses de l'œuvre des Enfants abandonnés, installées derrière des comptoirs improvisés, vendent les mille objets offerts par des personnes charitables.

Dans l'intérêt des déshérités, ces dames — dont plusieurs portent des noms historiques — font assaut de grâce, de ruse même, pour vendre à des prix fous les bibelots dont s'encombrent leur boutique éphémère.

Jacques causait avec des jeunes gens de sa connaissance, Mme de Beauchamp et Simone avec des dames de leur société.

Du groupe féminin, parmi les froufrous de la soie, le léger murmure des éventails et les parfums, s'élevait par instant le rire frais des jeunes filles et le doux bruit de leur babil ressemblait à des gazouillements d'oiseaux.

La marquise de Cervin-Lanson se détacha du cercle pour aller au-devant d'une nouvelle arrivée.

Une femme d'une trentaine d'années, grande et mince, d'une suprême élégance dans la simplicité sévère de son costume, des cheveux blonds admirables encadrant un pâle visage d'un dessin pur, à l'expression à la fois triste et douce.

Le regard de ses grands yeux bleus frangés de long cils s'anima en voyant la marquise s'avancer vers elle.

Un pâle sourire éclaira un instant son visage, rosa son teint de marbre.

Elle quitta le bras de l'homme qui l'accompagnait.

Les deux femmes s'embrassèrent.

— Ma chère Blanche ! que je vous remercie d'être venue ! Que je suis heureuse de vous voir ! vous êtes si rarement de nos fêtes !

— Celle-ci n'est pas une fête comme les autres, ma chère et bonne marquise ; cette joie, grâce à vous, se transformera en bonheur pour de pauvres enfants, séchera pour quelques jours leurs larmes, leur fera oublier un instant leurs misères, leurs souffrances.

La jeune femme soupira, ses yeux se mouillèrent de larmes.

La marquise, émue, lui serra les mains.

Elle pensait :

— Jamais cette chère Blanche n'oubliera l'affreux malheur qui l'a frappée. Son enfant, son petit Georges enlevé, volé !

Pour dissimuler son émotion, Mme de Cervin-Lanson se tourna vers le compagnon de son amie :

— Monsieur de Pervençère, lui dit-elle, je vous suis reconnaissante d'avoir accompagné ma chère Blanche, d'être ce soir des nôtres.

— C'est pour moi un honneur et un plaisir tout à la fois, répondit M. de Pervençère en s'inclinant devant la marquise après avoir jeté un regard passionné à sa belle-sœur.

Blanche de Pervençère prit le bras de la marquise.

— Je vous laisse à vos amis, Gaston, dit-elle à son beau-frère.

Gaston de Pervençère se mêla aux fraes noirs qui dévalisaient galamment les comptoirs des élégantes vendeuses.

Les jeunes gens surtout faisaient assaut de courtoisie.

Les marchandes rayonnaient.

La recette serait superbe.

Ainsi que l'avait dit Blanche de Pervençère, bien des pleurs seraient séchés, bien des sourires naîtraient sur des lèvres pâles d'enfants.

Arriva l'heure de la représentation théâtrale.

Des artistes de la Comédie-Française jouèrent une saynète.

On déclama des vers retentissants et des poésies charmantes de nos meilleurs auteurs.

Tous furent applaudis et le méritaient.

Mais le *clou* de la soirée c'était Fanchon, Fanchon la Vielleuse.

Elle apparut sur la scène improvisée dans son populaire costume : jupe de futaine courte et petit tablier à bavette, souliers découverts laissant voir l'élégante finesse des chevilles.

Le fichu de cotonnade, auquel on a donné le nom de la chanteuse, attaché sous le menton, la pointe tombant entre les épaules.

— Charmante ! adorable ! murmure-t-on de toutes parts.

Elle est charmante, en effet, sous ce simple costume.

Dans son frais visage éclate l'azur de ses grands yeux, la nacre humide de ses dents.

La lourde masse de ses cheveux blonds ondes voile à demi son front blanc.

Et entre en scène à pas lents.

Elle jouait sur sa vielle rustique une douce ritournelle au rythme berceur, une mélodie touchante comme la voix d'une mère chantant près du berceau de son enfant.

Elle chante, sa voix caressante et pure dit cette chanson charmante :

Enfant, il est bien tard, c'est l'heure où tu reposes,
 L'heure qui voit finir nos baisers et nos jeux.
 Fidèle à ton berceau, sur tes paupières closes,
 Le sommeil va jeter ses pavots et ses roses.
 Dors, mon ange
 Aux jolis yeux bleus !

La nuit, quand près de moi ton berceau se balance
Comme le frêle esquif sur les flots onduleux.
J'envie en te voyant le sommeil de l'enfance ;
Ne pleure pas, mes chants te disent ma présence !
Dors, mon ange
Aux jolis yeux bleus !

Dors ! Tu sauras trop tôt si la vie est amère ;
Les heures du sommeil sont les moments heureux ;
Des pleurs viendront souvent te mouiller la paupière ;
Dors, mais réveille-toi pour sourire à ta mère.
Dors, mon ange,
Aux jolis yeux bleus !

Entre chaque strophe, les applaudissements éclatent chaleureusement.

Bien des yeux sont humides de larmes, bien des gorges sont serrées par l'émotion.

Lorsqu'elle a fini de chanter sa chanson, l'enthousiasme de l'élégante assistance atteint son paroxysme.

Il faut que Fanchon chante, chante encore !

On la rappelle, on l'acclame, on la charge de fleurs !

Jacques est ivre d'orgueil et de bonheur.

Jamais Fanchon ne lui a paru si belle !



... un chien noir, maigre, le poil hérissé, se jeta sur elle. (P. 19, col. 2)

Jamais son talent, sa grâce modeste, son élégance native n'ont brillé d'un éclat si vif !

Il lui faut toute sa volonté pour cacher l'amour qui brûle ses sens.

L'émotion qu'il ressent est telle qu'il pâlit et tremble imperceptiblement.

Fanchon, cependant, devine son trouble.

En quittant la scène, elle vient saluer la comtesse de Beauchamp et Simone qui l'embrassent.

Elle tend la main à Jacques.

Celui-ci presse la petite main qui lui est tendue.

Ses traits tout à l'heure contractés se détendent.

Il est heureux.

Il comprend que Fanchon a deviné sa souffrance, qu'elle vient lui dire que c'est pour lui, pour lui seule qu'elle est fière de son triomphe.

Ses regards la remercient éloquentement.

A ce moment, Blanche de Pervençère s'approche de Fanchon et lui dit :

— Mademoiselle, je ne puis vous exprimer combien j'ai été émue en vous voyant si belle et si charmante de grâce modeste. . . .

— Oh ! madame, je vous en prie, murmura Fanchon, confuse de ces compliments.

— Veuillez m'écouter un instant encore, mademoiselle, reprit Blanche de Pervençère. J'ai une prière à vous adresser.

— Une prière ? A moi ?

— Oui, à vous, mademoiselle ; faites-moi le grand plaisir de venir chanter chez moi vos jolis airs de montagne ?

Fanchon semblant hésiter, Mme de Pervençère ajouta :

— Vous y serez entourée d'amis, ma chère enfant. J'ai la promesse de Mme de Beauchamp et de Simone, M. Jacques accompagnera sa mère et sa sœur qui m'ont parlé de vous et qui vous aiment.

— Oh ! j'irai, madame, j'irai ! s'écria Fanchon avec feu.

— Merci, mademoiselle.

Blanche de Pervençère tendit sa carte à la jeune fille.

— Jeudi prochain, voulez-vous ? questionna-t-elle.

— Oui, madame, je me présenterai chez vous vers onze heures du soir, en sortant de mon concert.

Simone, alors, se tourna vers son frère, et gaiement :

— Jacques, dit-elle, tu feras ce jour-là une nouvelle infraction au régime que tu t'es imposé, n'est-ce pas ? Tu nous accompagneras ?

— Cela va sans dire, ma chère Simone, répondit Jacques.

Il lui sembla que le ton de Simone était ironique.

Est-ce qu'elle devinait son secret ?

Son amour pour Fanchon ?

Il se sentit un peu gêné.

Mais non, il devait se tromper ; Simone était d'un naturel enjoué.

Combien de fois elle distrait sa tristesse, ses souffrances, par sa gaieté, la vivacité de son imagination !

Il se croyait sûr de lui, sûr d'avoir réussi à cacher à sa mère et à sa sœur son amour pour Fanchon, et ses projets.

Gaston de Pervençère vint saluer la comtesse de Beauchamp et ses enfants.

Il offrit le bras à sa belle sœur, pour prendre congé.

Tout à coup, livide, les yeux fixes, Fanchon demeurait cloué sur place.

Ses prunelles hagardes demeuraient rivées sur M. de Pervençère.

Celui-ci s'éloignait avec Blanche.

— Qu'avez-vous, ma chère Fanchon ? s'écria Jacques en remarquant la profonde émotion de la jeune fille.

Elle passa la main sur son front humide.

— Je ne sais, dit-elle. . . Un malaise subit. . . .

Ses regards se tournèrent dans la direction qu'avait prise Gaston de Pervençère.

Elle ne le vit plus.

— Cela est passé. . . Je me sens tout à fait bien maintenant, dit-elle.

Elle essayait de sourire.

Les commissaires de la fête venaient chercher Fanchon pour la reconduire chez elle.

La marquise de Cervin-Janson les accompagnait.

La jeune fille embrassa Mme de Beauchamp et Simone.

Elle dit à Jacques en prenant la main qu'il lui tendait :

— A demain, monsieur Jacques !

Elle monta dans la voiture mise à sa disposition.

Ses gardes du corps y prirent place à leur tour. Deux messieurs âgés d'une distinction parfaite.

Ils remercièrent la jeune fille de sa coopération à leur œuvre, firent l'éloge de son talent avec un tact exquis.

En la quittant, le plus âgé lui dit :

— De pauvres enfants prieront Dieu pour vous, mademoiselle.

Ces paroles résonnaient encore dans l'oreille de Fanchon lorsqu'elle fut chez elle.

Alors, elle tomba à genoux et fondit en larmes.

— Georges ! mon petit Georges ! Mon frère ! Où es-tu ? sanglota-t-elle.

Dans cette soirée consacrée aux soulagements des pauvres enfants sans mère, c'est à lui, toujours à lui qu'elle avait pensé.

A lui le malheureux abandonné !

Mais, elle le retrouverait.

Elle était presque riche maintenant.

Elle pourrait lui venir en aide.

Oh ! il faudrait bien qu'elle le retrouvât !

— Je veux parler de lui à Mme de Beauchamp qui est si bonne, se dit-elle. Avec la protection de cette dame si compatissante, il est impossible que je ne parvienne pas à savoir ce qu'il est devenu.

— Ensuite, nous irons chercher notre bonne mère Catherine.

— Oh ! si Dieu voulait lui rendre la santé.

Elle pria avec ferveur.

Fanchon s'endormit confiante dans l'avenir.

Dans ses rêves elle se voyait entourée de tous ceux qu'elle aimait : Jacques, sa mère Catherine, Georget, Mme de Beauchamp, Simone.

La douce et triste figure de Mme de Pervençère, cette belle

dame chez laquelle elle devrait, dans quelques jours, aller chanter, passait éblouissante de lumière.

L'homme qui l'avait tant effrayée, sans qu'elle s'expliquât pourquoi, ne lui apparaissait que pour disparaître aussitôt, aveuglé par les rayonnements de la beauté idéale de Blanche de Pervençère ; les mains sur ses paupières fermées, il se précipitait dans des ténèbres traversées de lucurs rougeâtres.

Le lendemain, à l'hôtel de Beauchamp, on parla de Mme de Pervençère.

—Qu'elle est belle ! s'écria Fanchon avec admiration.

Elle ajouta aussitôt :

—Et quelle tristesse sur son noble visage ! Elle a donc bien souffert ?

—Oui, ma chère enfant, la destinée a été cruelle envers cette jeune femme si belle et si bonne, répondit Mme de Beauchamp en soupirant.

Elle reprit :

—Mariée toute jeune à Renaud de Pervençère qui l'adorait, elle devait ne voir devant elle qu'un horizon de bonheur. N'était-elle pas jolie, riche, aimée !

—Cet avenir de joie fut brisé bientôt.

—C'était en 1850, — oh ! comme les années passent vite ! — Les tribus marocaines venaient de se soulever contre notre autorité. Des fanatiques prêchaient contre nous la guerre sainte. Ils projetaient de nous ravir notre conquête, de nous chasser de l'Algérie.

—Renaud de Pervençère s'était fait connaître par la publication d'un ouvrage sur l'Amérique qu'il avait parcourue en tous sens.

—Il avait également voyagé en Afrique.

—Pendant que nos armées combattaient les tribus soulevées, M. de Pervençère résolut de se rendre auprès de celles qui nous restaient soumises, de s'attacher les chefs dont quelques-uns étaient ses amis.

—Il sollicita une mission du gouvernement et l'obtint.

—Il équipa une caravane à ses frais et partit.

—Quelques temps après, on apprenait qu'il avait été massacré ainsi que tous ses compagnons.

—Sa femme donnait le jour à un enfant, à un garçon.

—C'était la seule consolation qu'eut sur terre cette jeune femme envidée.

Trois ans après son enfant lui était volé !

Elle faillit mourir de douleur.

—Et jamais elle n'a pu le retrouver ? demanda Fanchon émue jusqu'aux larmes par ce récit.

—Non, ma chère Fanchon, toutes les recherches sont restées sans résultat.

—Pauvre femme ! murmura la jeune fille.

Le jour où Fanchon devait aller chanter chez Mme de Pervençère arriva.

Le vieil hôtel de Pervençère est situé rue de l'Université.

Fanchon arriva vers onze heures.

Blanche la reçut avec une touchante bonté. Elle embrassa la jeune fille et la présenta à ses invités.

Deux messieurs s'approchèrent.

—Mon beau-frère, Gaston de Pervençère, M. de Montaiglon, dit Blanche.

Fanchon faillit s'évanouir de terreur.

Elle appela à l'aide toute son énergie, reprima les battements de son cœur et salua les deux hommes.

Elle était pâle et souriait.

Ce sourire était navrant.

Blanche de Pervençère prit le bras de la jeune fille et s'éloigna en causant avec elle.

Quelques instants après Fanchon se retournant vit Montaiglon s'approcher de Jacques de Beauchamp qui arrivait.

Ses yeux s'agrandirent d'épouvante.

Est-ce que ce misérable allait de nouveau provoquer celui qu'elle aimait ?

Pour ne pas jeter le cri d'effroi qui montait à sa gorge elle porta son mouchoir à ses lèvres.

Elle le déchira entre ses dents serrées.

Soudain, ce qu'elle vit la frappa de stupeur.

Montaiglon tendait à Jacques une main que celui-ci acceptait, qu'il pressait dans les siennes.

Jacques et Montaiglon s'avançaient vers elle.

Elle se leva, pâle, tremblante.

Montaiglon s'inclina devant elle.

—Mademoiselle, lui dit-il d'un ton respectueux, d'une voix basse et triste, j'ai demandé pardon à M. de Beauchamp de l'indignité de ma conduite envers vous et envers lui. . . M. de Beauchamp a eu la générosité d'accepter mes excuses. . . Ne voudrez-vous pas, mademoiselle, oublier un moment d'égarement, de folie ? . . . Ne voudrez-vous pas imiter la générosité de M. de Beauchamp ?

Fanchon regarda Jacques.

A l'expression de son regard elle vit que Montaiglon disait vrai et, malgré sa répugnance, son effroi, elle tendit la main à celui-ci.

Montaiglon la salua en murmurant :

—Vous m'avez pardonné, mademoiselle. Vous m'enlevez le remords de la seule mauvaise action que j'ai commise dans ma vie.

Il rejoignit Gaston de Pervençère et Fanchon remarqua sur les lèvres et dans le plissement des paupières et de M. de Pervençère un air ironique.

Il lançait vers elle un regard sournois, méprisant.

Elle se promit, malgré les paroles de Montaiglon, de se tenir en garde contre ces deux hommes.

—Fanchon, lui disait Jacques à voix basse, devant les excuses de M. de Montaiglon j'ai renoncé à tout projet de vengeance contre lui, approuvez-vous ma conduite ?

—Je vous en remercie, mon ami, répondit-elle sur le même ton et sans quitter des yeux Gaston et Montaiglon.

Elle ajouta en tournant vers Jacques son regard d'azur :

—Votre haine envers cet homme était pour moi une continuelle inquiétude, votre réconciliation me rend le calme, l'espoir en un heureux avenir.

—Oui, ma chère Fanchon, oui, nous serons heureux ! Ma mère, chaque jour vous aime davantage et lorsque je lui parlerai de mes projets. . .

—Vous n'en avez rien fait encore ? s'écria Fanchon alarmée.

—Non, ma chère Fanchon, je tiens la promesse que je vous ai faite, je ne parlerai que lorsque vous m'y aurez autorisé.

—Merci, mon ami.

La soirée musicale commençait.

Fanchon le quitta.

Bientôt, elle apparaissait sur l'estrade qui tenait lieu de scène.

Elle chanta en s'accompagnant de sa vielle.

L'enthousiasme de l'auditoire l'obligea à bisser toutes ses chansons.

A l'issue du concert Mme de Pervençère offrit une collation à ses invités.

Elle pria Fanchon d'y prendre part.

La jeune fille accepta.

Mme de Pervençère, charmée par le talent de Fanchon, par sa grâce pudique, la dignité de son maintien, s'entretint longuement avec elle.

Elle avait questionné Mme de Beauchamp sur le passé de cette jeune fille qui, seule, sans appui, sans conseils avait su, à force de volonté, d'intelligence, d'honnêteté, éloigner d'elle les dangers de toutes sortes.

Elle s'intéressait à cette enfant à la fois si belle, si pauvre et si fière.

Fanchon lui faisait penser à son Georget, à l'enfant enlevé à sa tendresse.

Qu'était-il devenu ? quels dangers l'avaient assailli dans sa mystérieuse existence ?

A ces dangers le pauvre avait-il su échapper ?

Où était-il ? Que faisait-il ?

Car, Blanche ne pouvait pas, ne voulait pas admettre qu'il fût mort, qu'il fût définitivement perdu pour elle !

Non, elle le reverrait, le retrouverait un jour !

A cet espoir son cœur refusait de renoncer.

Par le passé de Fanchon elle espéra, en questionnant Mme de Beauchamp, imaginer ce que pouvait être l'existence de son Georget.

Mais, de l'enfance de Fanchon Mme de Beauchamp savait très peu de chose. Fanchon, on s'en souvient, avait été fort réservée à ce sujet.

Mme de Pervençère voulut l'interroger elle-même.

Une sorte de superstition, de divination plutôt lui montrait un rapport entre la vie de cet enfant et celui qui lui avait été ravi.

Du récit de Fanchon elle se dit qu'elle réussirait, elle, à se faire une idée nette de ce que son Georget était devenu, des épreuves, des souffrances qu'il avait eu à supporter.

Oh ! si Dieu avait voulu soulever le voile qui enveloppait de mystère la naissance de celle que Blanche avait devant elle !

Si sa voix qui remplit l'univers avait murmuré aux oreilles de cette mère éplorée :

—Pauvre femme, celle qui est devant toi, dont tu tiens la main dans tes mains, celle-ci aussi est sortie de tes flancs !

Dieu ne le voulut pas !

Dieu choisit son heure.

Et cette heure n'était pas venue.

Fanchon ne livra pas le secret de son enfance.

Elle se sentait pourtant remplie de confiance pour la jeune femme qui l'interrogeait avec tant de douceur, qui lui témoignait tant d'intérêt.

Mais là, tout prêt, se tenaient Gaston de Pervençère et Montaiglon, et la physionomie de ces deux hommes l'inquiétait. Leurs regards, l'expression de leur visage refoulaient au plus profond de son cœur les confidences prêtes à s'échapper.

Sans eux, sans leur présence, Blanche eût sans doute été mise sur les traces de son fils.

Fanchon aurait parlé. Fanchon aurait raconté les circonstances dans lesquelles elle avait connu Petit-Bernard.

Et, peut-être, Mme de Pervençère, dans ce pauvre petit volé par des chanteurs nomades, par des vagabonds, eût-elle deviné son enfant, son Georget !

Fanchon ne parla pas.

Une fois encore, ainsi que de mauvais génies attachés à ses pas, Gaston de Pervençère et Montaiglon chassaient la lumière bénie des yeux de Blanche. Leur présence, sans qu'eux-mêmes s'en doutassent, empêchaient les ténèbres de se dissiper.

Leur présence odieuse fermait les lèvres de Fanchon, étreignait son cœur.

La mère et la fille restèrent inconnues l'une de l'autre !

Elles se tenaient les mains, le doux regard de leurs grands yeux se croisaient, leurs voix se répondaient et elles ne devinèrent pas la cause de la profonde émotion qui toutes deux les troublait.

Elles restèrent après cet entretien aussi étrangères l'une à l'autre qu'aparavant.

Oh ! sombre ironie du sort née de la méchanceté humaine.

Le crime de son beau-frère et de Montaiglon empêchait Blanche de se douter que Fanchon fût sa fille ; elle croyait n'avoir eu qu'un enfant, son Georget, et Georget lui avait été volé !

Fanchon ne pouvait supposer que cette belle jeune femme fût sa mère ; sa mère était la bonne Catherine Devoissoud.

Blanche offrit à Fanchon de la faire accompagner chez elle par son beau-frère Gaston.

La jeune fille ne put réprimer un mouvement d'effroi :

— Je vous remercie, madame, dit-elle. Je vous prie de ne déranger personne pour moi.

Elle tournait des regards suppliants vers Jacques qui s'avancait avec sa mère et Simone pour prendre congé de Mme de Pervençère.

Il comprit cette prière muette.

— Si ma mère le permet, nous prendrons Mlle Fanchon dans notre voiture, dit-il.

Mme de Beauchamp approuva la proposition de son fils.

Fanchon remercia Jacques d'un long regard attendri.

— Que pensez-vous de Mme de Pervençère ? lui demanda Mme de Beauchamp lorsqu'elles furent installées dans la voiture.

— Je pense qu'elle est aussi belle que bonne, madame.

— Sa proposition de vous faire accompagner par son beau-frère n'a pas paru être de votre goût, pourquoi cela ?

— Je ne saurai le dire, madame, il me fait peur.

— Peur ! M. de Pervençère ! s'écria Simone en riant. Oh ! mon Dieu, Fanchon, que trouvez-vous donc d'effrayant dans sa mine ?

— Son regard m'épouvante.

— Le regard de M. de Pervençère !

Et Simone partit d'un éclat de rire fou.

— Simone ! Simone ! faisait doucement Mme de Beauchamp.

— Ma chère mère, je t'en prie, laisse-moi rire !... Le regard effrayant de M. de Pervençère ! Il m'a toujours fait l'effet de loucher, moi !... C'est peut-être ce qui paraît effrayant à Fanchon.

La folle jeune fille continua à plaisanter, à tourner en ridicule l'homme qui causait l'effroi de Fanchon.

La voiture s'arrêta.

Fanchon en descendit après avoir embrassé Mme de Beauchamp et Simone.

Jacques l'accompagna et attendit avec elle que la porte fût ouverte.

Il lui pressa les mains en lui disant d'un accent passionné :

— Fanchon, je vous aime chaque jour davantage... Pensez à votre ami.

Elle ne répondit qu'en lui rendant son étreinte.

La fatigue, l'émotion firent que Fanchon se leva tard le lendemain.

Elle avait dormi d'un sommeil troublé.

Dans les rêves confus qui l'agitaient, passaient, ironiques et mal-faisants, Gaston et Montaiglon.

Le temps était beau.

Fanchon sortit de chez elle et entra dans le jardin des Tuileries. De jolis enfants jouaient sous les yeux de leurs mères.

Les petites filles gracieuses dans leurs toilettes, se tenant les mains, chantaient des rondes en dansant.

Les petits enfants construisaient des édifices de sable moulés dans de petits seaux de fer-blanc : le petit cylindre obtenu leur faisait pousser des cris de joie.

Ce cylindre minuscule de sable leur paraissait évidemment monumental, imposant.

Des rumeurs familiers, la queue en éventail, volaient de tous côtés et venaient attraper au vol les miettes de pain qu'on leur jetait.

Fanchon, assise sur un banc, s'amusait de ces tableaux gracieux.

Depuis qu'elle chantait au Concert-Français elle ne portait que sur la scène son costume savoyard qui l'eût fait remarquer.

Sa toilette de ville, très simple, taillée à la mode de l'époque, ne la différenciat des autres jeunes femmes que par son élégance naturelle, sa beauté éclatante.

Elle pouvait donc se livrer au plaisir de voir jouer les enfants sans attirer la curiosité.

Ses regards allaient de l'un à l'autre ; fillettes et garçonnets s'ébattaient autour d'elle.

L'un des enfants, un garçon de six à sept ans, lançait une balle à sa petite sœur qui, la manquant presque toujours, courait après à quatre pattes.

La balle, lancée de travers, arriva sur Fanchon qui la saisit adroitement.

Elle la tendit à l'enfant. Il s'avança en tendant ses menottes blanches.

Fanchon la lui rendit et l'embrassa.

Et ses regards restèrent longtemps fixés avec attendrissement sur le petit garçon.

Il lui sembla qu'elle revoyait Petit-Bernard à cet âge.

Cet incident changea le cours de ses pensées.

— Petit-Bernard ! murmurait-elle. Mon cher Petit-Bernard ! Oh ! il faut que je le retrouve !

Elle se leva pour retourner chez elle.

A ce moment un chien noir, maigre, le poil hérissé et couvert de boue, se jeta sur elle.

La jeune fille épouvantée retomba défaillante sur le banc.

Un gardien du jardin accourait le sabre à la main poursuivant l'animal.

Il crut que le chien, enragé, sans doute, se jetait sur la jeune fille pour la mordre.

Il levait déjà son sabre pour l'abattre.

Son bras retomba lentement.

Sa figure exprimait la stupéfaction.

Le chien léchait la figure et les mains de la jeune fille.

Il se roulait à ses pieds en poussant des jappements de joie folle.

Et la jeune fille prenait la tête de l'animal, l'embrassait en pleurant et disait :

— Barbet ! mon pauvre Barbet ! toi que j'avais perdu depuis de longs mois !... Je te retrouve !

Le garde était confondu.

Comment, ce chien qu'il trouvait si hideux appartenait à cette élégante et belle jeune femme !

Ce chien crotté, sur la poitrine duquel se croisait une lanière de cuir, comme une buletterie de vieux grognard, lanière qui est le collier des chiens attelés !

Il n'en revenait pas !

— C'est à vous, cet animal ? questionna-t-il un peu durement.

— Oui, monsieur, c'est Barbet, Barbet qu'on m'a volé et qui me retrouve !

— Eh bien ! si c'est à vous, tenez-le en laisse ou sortez d'ici.

Fanchon aurait bien voulu attacher Barbet !

Avec quoi ? Elle ne se promenait pas avec une laisse dans sa poche.

Le petit garçon à qui elle avait rendu sa balle tout à l'heure alla prendre une corde à sauter que tenait sa mère et l'apporta à Fanchon en lui disant :

— Tiens, attache-le avec ça.

Fanchon consulta du regard la jeune mère qui souriait.

— Merci, mon petit ami, dit Fanchon en embrassant l'enfant.

Elle s'éloigna avec Barbet, si heureuse de l'avoir retrouvé, qu'elle devait faire effort pour ne pas se baisser pour embrasser la bonne bête qui continuait à japper de joie.

— Sois sage, Barbet, lui dit-elle tout bas. Ne saute pas après moi, n'aboie pas.

Il marcha tranquillement à son côté.

Ses yeux à l'expression humaine restaient fixés sur ceux de sa maîtresse.

— Oui, tu es beau, lui dit-elle à demi-voix. Tu es obéissant.

Il gémissait doucement. Il ne voulait pas aboyer, désobéir ; et cela faisait bâiller Barbet d'énervement.

Fanchon descendit sur la berge de la Seine.

Un jeune homme, en cote bleue et tricot rayé bleu et blanc, pieds nus, vint au-devant d'elle.

— Un lavage à votre chien ? un bon lavage au savon noir, madame ?

Il prit la laisse de Barbet, qui fit mine de résister.

— Va, Barbet, sois raisonnable, lui dit Fanchon.

Barbet suivit docilement l'homme.

— Vous savez, c'est pas pour dire, mais il avait vraiment besoin d'un savonnage, dit le baigneur de chiens en rendant Barbet à sa maîtresse.

Il ajouta :

— C'que j'ai eu de mal ! Mince !

Fanchon comprit.

Elle donna au jeune homme le double de ce qu'il lui avait demandé.

Il remercia chaudement.

— Vous savez, madame, quand vous reviendrez, vous demanderez Coco. V'la ma boutique.

Il montra sa brosse de chien et son pot de savon noir.

Barbet mourait de faim.

Fanchon partagea son déjeuner avec lui.

Elle parlait à la pauvre bête comme à un enfant, examinait les courroies qui lui entouraient le cou.

Sur une plaque de zinc elle lut ces mots tracés grossièrement avec la pointe d'un couteau :

“ Frappard, rémouleur, à Sergy (Orne). ”

Elle devina que Barbet l'ayant perdu à Paris avait essayé de retrouver le chemin parcouru avec elle, qu'il s'était égaré et qu'un *roulant*, un rémouleur ambulante en avait fait son prisonnier et son cheval.

Barbet avait été attaché à la petite charrette qui portait la meule de grès actionnée par un volant de fer.

La nuit, il était attaché sous la “roulotte” du rémouleur.

Toujours à l'attache !

— C'est pour cela que tu ne pouvais revenir auprès de moi, n'est-ce pas, mon pauvre Barbet ?

Il se dressait et de ses pattes de devant, frottait ses grosses moustaches en gémissant.

— Oui, tu pleures, tu souffrais de ne plus me voir ? Tu es content à présent ?

Il bondissait par la chambre en aboyant joyeusement.

Elle le caressait et sous sa douce main il restait immobile, fixant sur elle ses larges prunelles de bronze, cherchant à comprendre ses paroles, suivant tous les mouvements de sa physionomie.

Elle resta quelques instants rêveuse.

Ses traits prirent une expression de mélancolie.

Puis, les yeux humides, elle dit tout haut :

— Et Petit-Bernard, mon frère, l'as-tu vu ? Qu'est-il devenu, lui ?

Barbet poussa des hurlements plaintifs et s'allongea sur le tapis, sa grosse tête entre ses pattes.

— Non, tu n'as pas de nouvelles, mon bon chien, fit Fanchon en soupirant.

L'heure était venue de se rendre à l'hôtel de Beauchamp ?

Allait-elle laisser Barbet seul dans cette chambre.

Pour la pauvre bête habituée à être toujours sur les grands chemins, que la souffrance serait cet emprisonnement !

Avec Frappard, le rémouleur, il était prisonnier, mais prisonnier en plein air. Il avait au cou la bricole ou la chaîne, mais il voyait les champs, les arbres, le ciel !

— Non, mon pauvre Barbet, se dit Fanchon, je ne te le laisserai pas seul ici, tu souffrirais trop ! Tu regretterais peut-être ton rémouleur !

Et, souriant malgré elle :

— D'ailleurs, si je t'enfermais ici, tu ferais sans doute retentir la maison de tes cris, tu me ferais donner congé, mon Barbet !

Elle passait la main sur le poil rude du chien.

Que faire ? L'emmener avec elle ? A l'hôtel de Beauchamp ?

Non, cela n'était pas possible !

Elle songea un instant à prier son admiratrice, sa voisine, Mme de Lignières, de la lui garder.

La réflexion lui fit vite abandonner ce projet.

Vraiment, cela était fou. Comment pouvait-elle songer à importuner cette dame qu'elle connaissait à peine.

Elle était prête à sortir.

— Viens, mon Barbet, dit-elle.

Le chien la suivit en bondissant.

Fanchon avait pris un parti héroïque :

Elle prierait le concierge de l'hôtel de Beauchamp de lui garder Barbet.

Le brave homme se montra pour elle rempli de prévenances.

Il ne refuserait pas de lui rendre ce service dont elle saurait bien le récompenser.

En route, elle eut pour Barbet un joli collier et une laisse.

— Il faut faire ta toilette pour te présenter, fit-elle en caressant le chien.

En arrivant à l'hôtel de Beauchamp, l'inquiétude la reprit :

Comment le concierge allait-il recevoir cet hôte à quatre pattes ?

Fanchon fit sa demande d'un air embarrassé.

— J'ai une niche dans la petite cour, répondit le concierge, votre hôte y sera très bien et ne gênera personne.

— Tu seras bien sage, Barbet, tu ne crieras pas, dit Fanchon en embrassant le chien.

Il sembla comprendre et s'allongea en pleurant tout bas.

— Je reviendrai bientôt, ne pleure pas, Barbet, fit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres.

Barbet frotta sa moustache et se tut.

Lorsque Fanchon entra dans le salon où se trouvait réunie la famille de Beauchamp, la comtesse lui dit :

— Ma chère enfant, je craignais que vous ne vous ressentiez de votre double fatigue d'hier, chanter à votre concert et ensuite dans le monde ! Mais non, vous êtes plus fraîche que jamais et vos beaux yeux ont un éclat. Il vous est arrivé quelque chose d'heureux, j'en suis sûre !

— Oui, madame, c'est vrai, répondit Fanchon.

— Pouvez-vous, à nous qui sommes vos amis, vous n'en doutez pas, nous en faire la confidence ?

Elle hésita et rougit.

— Oui, madame, je vais vous le dire.

La comtesse remarqua son embarras.

— Si j'ai été indiscret, ma chère enfant, excusez-moi, dit-elle.

— Non, madame, non ! s'écria Fanchon.

— Pourtant, ainsi que ma mère, il me semble, observa Jacques, que vous n'étiez pas disposée à nous confier le motif de la joie qui éclate sur vos traits.

— Mon frère a raison, déclara Simone en battant des mains. Fanchon ne veut pas nous dire pourquoi elle paraît heureuse aujourd'hui.

Elle embrassa son amie et d'un geste mutin la menaçant :

— Oh ! la méchante ! dit-elle.

Fanchon rendit ses caresses à la charmante Simone et après s'être recueillie un instant, elle tourna vers Mme de Beauchamp son doux regard et dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Madame, avant de vous dire le motif de ce qui fait ma joie en ce jour, — car si je vous le disais tout de suite cela paraîtrait un enfantillage, — je dois vous dire ce qui vous fera comprendre l'importance que j'y attache, l'émotion qu'en ressent mon cœur.

“ J'ai été accueillie ici avec une bonté qui mouille mes yeux de larmes reconnaissantes. Lorsque, seule, je pense à vous, Mme la comtesse, à Mlle Simone, à M. Jacques, je m'agenouille et remercie Dieu de m'avoir conduite auprès de vous.

La voix tremblante d'émotion, Fanchon continua :

— Vous ne m'avez rien demandé de mon passé et je ne vous ai rien dit. J'étais malheureuse, vous m'avez secourue. Pauvre oiseau blessé par la tempête, vous m'avez sauvée !

“ Vous ne m'avez pas demandé pourquoi j'étais malheureuse.

“ Pouvais-je être rendue responsable des malheurs qui fondaient sur moi !

“ J'avais été imprudente, coupable peut-être ?

“ Vous ne vous en êtes pas inquiétée et je ne vous l'ai pas dit.

“ Ah ! ce qui devait paraître un manque de confiance envers mes bienfaiteurs m'a fait cruellement souffrir.

“ Et, cependant, je me suis tue !

“ Pourquoi ?

“ C'est que je sens un mystère dans ma vie, un mystère impénétrable, continua Fanchon en se tordant les mains, c'est que ceux qui se sont intéressés à moi sont morts d'une façon tragique ! . . . Celui qui m'a servi de père a été assassiné ! Ma mère, menacée de je ne sais quelles accusations, ma bonne mère frappée en plein cœur, ayant perdu l'usage de la parole, infirme, paralysée ne peut que prier Dieu pour son enfant !

Des sanglots interrompirent Fanchon.

Elle fit un effort et reprit :

— J'espérais la faire venir auprès de moi ; son état interdit tout déplacement ; les fatigues d'un long voyage la tuaient.

“ Et, continua la jeune fille, il ne faut pas que ma mère meure ! Un jour, je l'espère, Dieu lui rendra la parole, parlera par sa voix !

Elle avait prononcé ces mots avec exaltation.

— Ayez confiance en Dieu, lui dit Mme de Beauchamp.

— Dieu m'a amenée vers vous, madame, il ne m'a pas abandonné. Dieu a eu pitié de moi ! A la pauvre enfant sans mère il a donné une famille !

— Oui, Fanchon, s'écria Jacques, nous vous aimons tous ici !

Simone serra les mains de son amie dans les siennes.

Fanchon reprit :

— Avant d'arriver à Paris, j'avais un compagnon de mon âge, un frère, mon petit Georget . . . Il était orphelin, ma mère l'adopta . . . Nous étions heureux . . . Nous dûmes partir . . . Nous courions les grands chemins en chantant . . . Nous nous aimions . . .

“ Mon frère, mon pauvre Georget, où est-il ?

— Vous êtes depuis longtemps sans nouvelles de lui ? questionna avec intérêt Mme de Beauchamp.

— Depuis deux années, madame.

— Dans quelles circonstances vous êtes-vous quittés ?

— Nous voyagions . . . Nous n'avions pas de papiers . . . On l'a arrêté. Je voulais l'être avec lui, le défendre : “ Non, m'a-t-il dit, non, Fanchon, sauve-toi, tu serais perdue avec moi. Reste libre et songe à ma délivrance ! ”

“ Madame, continua Fanchon avec une flamme dans les yeux, je

crois que ce moment est venu. Si vous voulez bien m'aider, je retrouverai mon frère !

—Je vous promets de faire les démarches nécessaires. Dites-moi de lui ce que vous savez, son nom, son âge, le lieu de sa naissance, la ville dans laquelle il a été arrêté.

—Je sais malheureusement peu de chose, madame.

—Je l'appelai habituellement Petit-Bernard, c'est le nom qu'il nous a dit être le sien. Quelquefois, je l'appelai Georget.

—Pourquoi Georget ?

—Mon frère d'adoption avait été volé à ses parents par des vagabonds à l'âge de deux ou trois ans. Il se souvenait d'une jeune femme belle comme les anges qui le pressait contre son cœur en lui disant : " Oh, comme je t'aime, mon Georget ! "

Fanchon continua :

—Il me racontait cela les larmes aux yeux et moi, pour le consoler, je lui disais :

" Moi aussi, Georget, je t'aime bien.

" Il se souvenait d'une belle et grande maison qu'il habitait, d'une chambre où, dans des glaces, il se voyait souriant à sa mère, d'un jardin très grand où croissaient de beaux arbres.

—A-t-il souvenir du nom du pays où demeurait sa mère ?

—Hélas ! non, madame. Bien des fois je l'ai questionné à ce sujet, il n'a pas pu se rappeler aucun nom.

—C'est dommage, grand dommage ! Cela eût pu nous mettre sur la trace des parents de votre frère d'adoption. Enfin, dites-moi maintenant dans quelle ville il a été arrêté ?

—A Laigle, madame.

Mme de Beauchamp demanda à Jacques :

—Laigle, n'est-ce pas dans l'Orne ?

—Si, ma mère, c'est une petite ville, un chef-lieu de canton.

—A quelle époque a eu lieu cette arrestation ?

—Il y a près de deux ans, madame.

—Vous ne savez rien de plus que ce que vous venez de me dire ?

—Non, madame.

Mme de Beauchamp prit note des renseignements donnés par Fanchon.

Elle dit à la jeune fille :

—Je vous promets de m'en occuper aussitôt que possible.

—Combien je vous suis reconnaissante de vos bontés !

—Ma chère Fanchon, observa alors Simone, vous avez oublié, en parlant de votre frère, de nous dire ce qui devait faire l'objet de votre récit : la cause du contentement qu'exprimait tout à l'heure votre visage.

—C'est vrai, mademoiselle Simone, je me suis perdue un peu dans les souvenirs de mon enfance.

—Voici donc, continua Fanchon en souriant, le motif de ma joie : j'ai retrouvé hier un chien que j'avais perdu peu de temps après mon arrivée à Paris.

—Je l'aimais bien mon pauvre Barbet ! C'était notre compagnon de misère à Georget et à moi ! Il me semble que l'avoir retrouvé est un présage de bonheur.

—Vous avez raison de le penser, Fanchon, dit Mme de Beauchamp à la jeune fille. L'instinct de cet animal, de cet humble ami l'a ramené vers vous, la Providence vous fera retrouver votre frère... Et j'aiderai le Ciel en m'y employant, mon enfant, ajouta-t-elle avec bonté.

Mme de Beauchamp ne put commencer qu'au printemps les recherches promises ; un refroidissement pris en sortant d'une soirée l'obligea à garder la chambre pendant plusieurs mois.

Les visites nombreuses du médecin fournirent à celui-ci l'occasion de demander à sa malade s'il ne s'était pas trompé en ce qui concernait les sentiments de Jacques pour Fanchon.

Mme de Beauchamp lui répondit en riant :

—Mon ami, vous êtes complètement égaré ! Il est heureux que vous soyez habituellement plus perspicace dans vos diagnostics !

—Jacques éprouve pour cette enfant beaucoup d'intérêt, mais de l'amour !... Le pauvre garçon n'y a jamais songé.

—Tant mieux, répondit laconiquement le docteur, pour votre tranquillité je suis heureux de mon erreur.

Il changea de sujet de conversation et en quittant l'hôtel il se disait :

—Peut-être, en effet, me suis-je trompé ! Cependant !... Enfin, ça n'est pas mon affaire !

Mme de Beauchamp partit quelques jours après avec Simone et Jacques.

Elle se rendit à Laigle.

Par le greffier de la prison elle sut que Georget avait été transféré à Alençon.

Mme de Beauchamp y connaissait le procureur de la république qui avait été l'ami de son mari.

Cette relation abrégée les recherches. Elle fut mise en présence d'un juge du petit parquet.

C'est le magistrat devant lequel comparaissaient les enfants ramassés par les gendarmes comme vagabonds.

Georget, dont c'était le cas, avait certainement été amené là.

Le juge, un vieillard à cheveux blancs, à la physionomie douce et triste, se souvint de l'enfant aux premières paroles que prononça Mme de Beauchamp.

—Oui, madame, je le vois comme s'il était encore devant mes yeux, dit-il d'une voix lente et grave.

—Il ne savait pas son âge et me parût avoir une quinzaine d'années. Le teint blanc sous le hâle, de grands yeux bleu foncé, les cheveux châtain, ses traits bien dessinés, l'expression franche de son visage, la beauté de cet enfant m'a frappé.

—Tant qu'il ne s'est agi que de lui il a répondu sans détours à mes questions.

—Je l'ai questionné sur ses parents.

—Après un moment d'hésitation il m'a dit n'en pas avoir.

—Il mentait, j'en ai la conviction. Je le pressai de me dire la vérité.

—L'enfant se renferma dans un silence farouche que je ne réussis pas à vaincre.

—Je le questionnai au sujet d'une fillette qui, d'après renseignements, l'accompagnait.

—Même s'il nee, obstiné, invincible.

—Je le menaçai de l'envoyer dans une maison de correction ; il s'entêta dans son mutisme.

—Faites de moi ce que vous voudrez, monsieur, je ne parlerai pas", me répondit-il avec une résolution que je compris inébranlable.

—Qu'est devenu ce malheureux ? demanda Mme de Beauchamp.

—J'ai dû le diriger sur un établissement pénitencier, madame.

—Pauvre enfant, soupira Simone qui assistait à cette entrevue.

Le magistrat reprit :

—Ce jeune homme m'inspirait de l'intérêt, mais la loi m'obligeait à agir ainsi que je l'ai fait. Je sentais dans l'existence de ce garçon un mystère que je désirais percer.

—Je priai, par lettre, le directeur de s'attacher celui qui me déclara se nommer Georget Bernard, je lui ordonnai de procéder envers lui avec beaucoup de douceur, de gagner sa confiance et, enfin, de tout faire pour connaître les antécédents de ce garçon.

—A-t-on réussi ?

—Pas plus que je n'avais réussi moi-même. Ce jeune homme a une excellente conduite, est doux, travailleur, appliqué, mais il demeure inébranlable dans sa volonté de cacher son passé.

—Je m'intéresse à cet enfant, monsieur, dit Mme de Beauchamp. Veuillez me dire sur quel établissement il a été dirigé ?

—Sur la colonie agricole de Noirville, dans l'Indre.

—Merci, monsieur.

Mme de Beauchamp prit congé du magistrat.

Revenue à Paris, elle écrivit à Fanchon de venir la trouver.

Elle lui annonçait avoir des nouvelles de Georget à lui donner. La jeune fille accourut à l'hôtel des Champs-Élysées.

Elle fut à la fois heureuse et attristée de ce qu'elle apprit.

Elle savait maintenant où était Georget, mais elle ne pouvait pas le voir, il était en prison !

—En prison ! De quel droit l'avait-on jeté en prison ? disait-elle en versant des larmes. Quel mal a-t-il fait ? Quel crime a-t-il commis ?

—On le punit d'être pauvre, faible, abandonné ! Des misérables l'ont volé à sa mère ; des juges, pour cette raison, le traitent comme un malfaiteur !

—Oh ! reprit-elle, cette justice des hommes n'est pas celle de Dieu ; il me rendra Georget, mon frère !

—Oui, lui dit Simone en l'embrassant, espérez en la bonté de Dieu, ma chère Fanchon, votre frère vous sera rendu.

—Je m'occupai de sa délivrance, je vous le promets, Fanchon, déclara Mme de Beauchamp, touchée de la douleur de la jeune fille.

—Oh ! merci, merci, madame !

—Mais cette délivrance peut se faire attendre. Il faut malheureusement compter avec les lenteurs administratives, avec des paperasseries de toutes sortes, je vais d'abord m'employer à obtenir pour vous l'autorisation de voir votre frère d'adoption.

Fanchon fut transportée de joie.

Elle allait revoir Georget ! Était-ce possible !

Son cœur battait à grands coups.

Elle se jeta aux pieds de Mme de Beauchamp et appuya ses lèvres fraîches sur les mains de sa bienfaitrice.

Pendant la nuit qui suivit, elle ne put fermer l'œil.

Elle ne songeait qu'à Georget qu'elle allait revoir, dont elle obtiendrait la mise en liberté.

Tous deux, ils iraient voir la bonne mère Catherine. Ils l'entoureraient de soins !

Dans sa joie, Fanchon ne doutait pas qu'heureuse, tranquille auprès de ses enfants, sa mère ne recouvât la santé.

On trouverait un bon emploi à Georget, grâce à Mme de Beauchamp.

Huit jours après, son autorisation en poche, ayant obtenu un congé de Mantes-sur-Seine, elle prenait le train pour se rendre à la colonie pénitentiaire de Noirville.

Barbet l'accompagnait.

X

La colonie agricole de Noirville est située sur un plateau pierreux où ne poussent que des châtaigniers.

C'est ce sol ingrat, de sable et de gravier à peine recouvert d'une mince couche de terre végétale, que l'administration avait la prétention de faire mettre en valeur par les enfants qu'elle envoyait paternellement au bain pour les soustraire aux dangereuses tentations de la rue.

On y obtint un peu de seigle et de pommes de terre ; ce fut tout. La prétendue colonie agricole devint en partie industrielle.

Les colons les plus faibles furent voués à la confection des jouets d'enfants, des boîtes de cartonage, de toutes sortes de camelottes qui ne faisaient pas d'eux des ouvriers.

Le produit de ces divers travaux payait les haricots qui faisaient le fond de la nourriture des pensionnaires de l'établissement.

Les plus robustes des enfants continuaient sur le plateau brûlant l'été, glacial l'hiver, à faire sortir de ce sol avare du seigle maigre et des pommes de terre grosses comme des noix.

La colonie est à six kilomètres d'Issoudun où Fanchon n'arriva qu'à quatre heures du soir.

Il était trop tard pour pouvoir espérer être admise à voir Georget ce jour-là.

Il lui fallait attendre au lendemain.

Cependant, elle ne put tenir d'impatience et partit avec Barbet.

Douze kilomètres à faire à pied pour l'aller et le retour, c'était beaucoup pour la jeune fille qui avait perdu l'habitude des longues courses.

— Tant pis ! je pars ! se dit Fanchon, peut-être aurai-je la chance d'apercevoir Georget.

Il était près de six heures lorsqu'elle arriva près de la colonie.

Bientôt, la nuit allait venir. Les enfants devaient être rentrés.

Aucun espoir de voir son frère.

Fanchon n'avait plus qu'à s'en retourner. Elle caressa Barbet qui se mit à geindre doucement.

— Viens, mon bon chien, viens. Nous reviendrons demain.

Mais, elle ne s'en allait pas. Elle ne pouvait s'y décider.

Ses yeux contemplaient tristement les bâtiments mornes de la prison, les grands murs de clôture, les haies, les fossés.

— C'est dans cette lugubre maison qu'ils ont enfermé mon Georget ; comme il doit souffrir !

Le cœur de la jeune fille se serrait.

Elle gravissait un tertre couronné de châtaigniers superbes. Leurs longues branches noueuses s'étendaient horizontalement et les rayons obliques du soleil couchant allongeaient démesurément leur ombre sur la terre.

Une de ces branches touchait presque le sol.

A l'aide d'une pierre Fanchon atteignit cette branche ; elle se glissa dessus en s'aidant des branches supérieures.

Elle voyait l'intérieur de la colonie, les grandes cours, les bâtiments annexes, masures et hangars, qui étaient des ateliers.

Soudain elle aperçut dans la cour une troupe d'enfants.

Ils marchaient au pas, en colonne, comme des soldats.

Quelques-uns se tenaient en serre-file, les caporaux.

Il lui sembla reconnaître Georget parmi ceux-ci.

Il était vêtu d'un costume gris fer et portait sur les manches des galons jaunes.

— Oui, ce doit être lui ! Comme il a grandi ! Sa marche, son attitude prouvent la santé, la force !

Oh ! s'il tournait la tête de ce côté !

Non, il marchait regardant droit devant lui.

A peine distinguait-elle son profil sous l'ombre du bérêt gris.

Elle fut sur le point de l'appeler, de crier :

— Georget ! mon Georget ! Je suis là ! Je viens à ton secours !

Le nom du jeune homme s'échappa de ses lèvres, prononcé seulement d'une voix basse et triste.

Mais, à ce nom, Barbet lança un long aboiement plaintif.

Il flairait la terre, guettait de tous côtés.

Les jeunes colons, entendant un chien hurler, avait tourné la tête du côté d'où venait le bruit.

Cette fois, Fanchon reconnut Georget à n'en pouvoir douter !

C'était bien lui !

Cette vision ne dura qu'une seconde. Georget avait disparu sous une voûte toute noire. Une porte se referma sur les colons.

Fanchon revint à Issoudun. Elle ne sentait pas la fatigue. Elle marchait d'un pas vif et léger. Barbet sautait autour d'elle comme s'il devinait la joie de sa maîtresse.

— Dépêchons-nous, ne jouons pas en route, la nuit va venir, disait-elle au chien.

À l'hôtel où elle était descendue, elle commanda une voiture pour le lendemain.

À midi, elle se présentait à la colonie agricole de Noirville.

Fanchon demanda à voir le directeur.

On la fit entrer dans une vaste pièce meublée d'une table-bureau, d'un fauteuil et de quatre chaises.

Aux murs, sur des rayons, des cartons verts contenant des dossiers.

Le directeur, qui était encore à table, se leva en maugréant lorsqu'on lui annonça la visite de la jeune fille.

— Comment est-elle ? demanda-t-il au gardien debout devant lui, tenant son képi à la main.

— C'est une dame très comme il faut.

— C'est bien, dites que j'y vais.

Une odeur fade, écœurante, d'ignoble cuisine emplissait tout l'établissement.

Le cœur de Fanchon était soulevé par cette atroce odeur.

Les enfants allaient rentrer pour déjeuner et les cuisiniers remuaient leurs ratatouilles : de là les émanations dont souffrait Fanchon.

Elle se tamponnait le nez de son mouchoir. Le dégoût serrait sa gorge.

Il n'y a que dans les prisons où la cuisine lance d'aussi atroces effluves.

Il fallait que les enfants eussent bien faim pour les supporter sans éprouver de nausées, sans que leur appétit s'envolât.

C'est ce que pensait Fanchon.

Le directeur, en entrant, coupa court à ses pénibles réflexions.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très grand, très gros, chauve, au visage livide et bouffi. Son nez très court supportait un binocle à verres bleus ; de gros sourcils en broussailles surmontaient ses lourdes paupières taméliées.

Il marchait d'un pas traînant, comme s'il eût peiné du poids des énormes pantoufles qu'il avait aux pieds. Ces pantoufles monstrueuses de taille étaient à damier rouge et noir.

Si vraisemblablement grandes qu'elles fussent, les pieds de M. le directeur ne s'y trouvaient pas à l'aise ; cet homme était étonnamment puissant par la base.

Il s'assit en soufflant :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ? demanda-t-il.

Fanchon lui tendit le papier qui l'autorisait à voir et à s'entretenir librement avec le détenu Georges Bernard.

— Georges Bernard doit être rentré avec sa brigade, car ce jeune homme, dont je suis content, est brigadier, c'est-à-dire l'adjoint du gardien, expliqua le directeur.

— Vous allez l'envoyer chercher, n'est-ce pas, monsieur ?

— Tout de suite, madame.

M. le directeur souleva. Un gardien se présenta.

— Allez me chercher Georges Bernard.

— La brigade dont il fait partie n'est pas encore rentrée.

— Comment cela, mais ils sont en retard d'une demi-heure !

— Oui, monsieur le directeur.

— Il faut s'informer de la cause de ce retard.

— Dujardin est parti et...

Le gardien s'interrompit ; par la fenêtre il apercevait les colons retardataires.

Il dit :

— Monsieur le directeur, voici la brigade de Georges Bernard.

— Ah ! très bien... Allez lui dire de venir me parler.

Le gardien n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre. Un de ses collègues entra dans le bureau du directeur.

Cet homme était pâle. Il paraissait inquiet.

— Qu'y a-t-il ? demanda M. le directeur en agitant la broussaille de ses sourcils.

— Monsieur le directeur, le détenu Georges Bernard a quitté sa section il y a une demi-heure. Il a dit à ses camarades qu'il se sentait indisposé et qu'il revenait à la colonie.

— Vous avez eu tort de lui permettre de quitter sa section.

— Je ne le lui ai pas permis, monsieur le directeur.

— Il vous a désobéi. Il est parti malgré votre défense ?

Les gros sourcils de M. le directeur menacèrent.

— Il ne m'a pas désobéi, monsieur le directeur, il ne m'a pas demandé de permission, il est parti sans que je m'en aperçoive.

— Alors, tonna le directeur, comment savez-vous qu'il y a une demi-heure qu'il a quitté sa section ?

— Ses camarades me l'ont dit, répondit le gardien d'un air piteux.

— Ses camarades vous l'ont dit ! Ses camarades vous l'ont dit !

Mais tous ces garnements sont menteurs comme... comme... comme... M. le directeur, ne trouvant pas l'expression comparative, hurla :

— Et c'est ainsi que vous surveillez vos détenus ! C'est ainsi que vous remplissez vos devoirs ! Que vous répondez à la confiance de l'administration !

Fanchon, effrayée de l'absence de Georget, s'adressa au directeur :

— Monsieur, dit-elle, je vous en prie, faites-le chercher ! Peut-être est-il malade, tombé en route !

RÉVERIE

Pour le piano

Par RENÉ CHANSAREL

A ma chère Marguerite Jacquelin

Moderé, expressif et tendre

PIANO

The first system of the musical score consists of two staves. The upper staff contains the melody with dynamic markings *dim* and *rit. molto*. The lower staff contains the accompaniment. Pedal markings (Ped) with asterisks are placed below the staves. The system concludes with a double bar line and a star symbol.

The second system of the musical score consists of two staves. The upper staff contains the melody with dynamic markings *rit.* and *allargando*. The lower staff contains the accompaniment. Pedal markings (Ped) with asterisks are placed below the staves. The system concludes with a double bar line and a star symbol.

The third system of the musical score consists of two staves. The upper staff contains the melody with dynamic markings *cresc.*, *poco a poco calmate*, and *dim.*. The lower staff contains the accompaniment. Pedal markings (Ped) with asterisks are placed below the staves. The system concludes with a double bar line and a star symbol.

ritard.

Tempo

Ped * Ped * Ped * Ped * Ped * Ped * Ped *

2

2

Ped * Ped * Ped *

poco rit.

Tempo

ritardando ed dim.

Ped * Ped * Ped * Ped * Ped *

pp

cresc.

Ped * Ped * Ped * Ped *

Ped * Ped * Ped * Ped *

3

molto espress.

cresc.

Ped * Ped * Ped *

Tempo

dolce

con gusto

Ped * Ped * Ped *

Tempo

poco agitato

poco a poco calmato

Ped * Ped * Ped *

molto rall.

Ped*Ped*

UNE NUIT DE TEMPÊTE

Le sémaphore de Ramsgate signalait un navire échoué sur le banc de Goodwin. La dépêche n'était pas absolument affirmative, on distinguait à peine les choses à travers cette affreuse nuit de tempête, mais "les guetteurs avaient cru voir sur le banc une grande masse sombre", et l'équipage du bateau de sauvetage déjà réuni sur le quai discutait. Fallait-il mettre le bateau à la mer sur un avis aussi douteux ?

"Attendez-vous que les journaux aient eux aussi annoncé la nouvelle ?" demanda avec une ironie indignée un jeune homme qui s'était joint à l'équipage aux premiers bruits de naufrage. "Si vous n'y allez pas, je partirai sans vous, je trouverai des gens de bonne volonté. Qui vient avec moi ? je donnerai cinq livres à chacun de mes hommes."

— Eh ! taisez-vous donc, vous ! répartit rudement le patron du bateau de sauvetage. Personne ne refuse de partir ; s'il y a quelque chose à faire, on n'a besoin ni de vos discours ni de votre argent.

— Partons alors, c'est le plus sûr moyen de voir s'il y a quelque chose à faire.

— Vous voyez bien que le remorqueur arrive ! sans qu'on ait attendu vos conseils. Quant à vous emmener, non, mon petit, je ne promène pas les particuliers de votre espèce sur une mer pareille.

— Oh ! je vous en conjure, s'écria le jeune homme, le navire qui ramenait ma fiancée devait rentrer ce soir, c'est lui peut-être qui est échoué ; j'ai l'habitude de la mer, je

ne gênerai pas la manœuvre, emmenez moi, par pitié !

— Alors c'est différent, on vous prendra", consentit le patron, calme maintenant qu'il comprenait la conduite et les instances de celui qui d'abord l'avait blessé en doutant de la bravoure des "sauveteurs".

On attachait le canot au remorqueur ; les hommes prirent place en bon ordre et le petit bateau à vapeur s'éloigna, trainant après lui dans les ténèbres et la tempête le canot que les vagues secouaient.

Elles étaient terribles ces vagues, même à l'entrée du port à l'abri de la jetée ; les hommes, trempés malgré leurs surcois, se cramponnaient pour ne pas être emportés.

Quelques heures passées sur le banc de Goodwin par une semblable tempête devaient suffire pour disloquer le plus solide navire. Les matelots craignaient d'arriver trop tard, quoique le remorqueur filât aussi vite que le permettait l'état de la mer.

Enfin ils distinguèrent à travers les flots d'écume que formaient les vagues en se brisant sur le redoutable écueil, une masse sombre qui devait être le navire naufragé... Oui, c'était bien cela..., il était penché sur le flanc, le mât de misaine brisé pendait par-dessus le bord, et les vagues balayaient incessamment le pont avec une force telle que l'équipage devait avoir été emporté. Aucun cri, aucun signal. Pourtant le remorqueur continuait d'avancer au milieu des débris flottants qui se détachaient du navire échoué ; enfin on lâcha l'amarre et le canot de sauvetage s'avança seul à force de rames vers l'épave.

Tout à coup l'un des matelots jeta un cri de triomphe.

"Il y a encore des vivants ! voyez là !"

Et il indiquait quatre formes noires.

Le canot approchait, les malheureux naufragés aperçurent enfin le secours qui leur arrivait, bondirent sur leurs pieds et, avec un grand cri destiné à attirer l'attention de leurs sauveteurs, lancèrent vers le canot une bouée attachée au bout d'une corde dont l'autre extrémité était solidement amarrée au grand mât. La manœuvre réussit pleinement, un des matelots put saisir la bouée et l'équipage s'employa à tirer sur la corde pour faire accoster le canot au navire.

Ce n'était pas chose facile à cause de la résistance des vagues, qui passaient par-dessus l'épave avec un fracas terrible. Les hommes se cramponnaient à grand-peine, risquant à chaque seconde d'être emportés et balayés dans la tempête.

Le capitaine naufragé, voyant qu'ils n'avançaient pas malgré leurs efforts désespérés, abandonna son abri, et tira sa redingote et saisissant la corde qui réunissait son navire au canot, il s'élança dans les vagues en

s'appliquant à nager vers le salut. Folle tentative ! Ballotté à droite et à gauche, enlevé par une vague, puis précipité dans l'abîme entre deux montagnes liquides, il fut arraché de la corde après quelques minutes d'une lutte terrible. Le patron du canot lui jeta adroitement une bouée de sauvetage ; il réussit à l'atteindre, mais pendant qu'il enfilait sa tête et ses épaules dans le cercle étroit, le flot l'emportait ; il agita les bras comme pour supplier qu'on le suive, mais il y avait encore à bord trois êtres vivants qu'on ne pouvait abandonner.

Pendant que les matelots se concertaient, cherchaient un moyen de parvenir à ces malheureux, le grand mât se brisa sous l'effort du vent et vint s'écraser sur le récif. Atolés par ce fracas terrifiant, les trois naufragés quittèrent leur abri avec un cri d'épouvante ; l'un d'eux s'élança à la mer sans même essayer de se tenir à l'amarre comme avait fait le capitaine ; l'autre attachait autour de sa taille une forte corde, puis se jeta ainsi dans les flots ; quant à la troisième — car c'était une femme, on pouvait le distinguer maintenant qu'elle avait quitté la cabine — elle resta au bord du vaisseau, courant et hurlant comme une folle sans pouvoir se décider à choisir entre toutes ces chances de mort qui l'entouraient.

"C'est elle ! c'est elle !" cria le jeune homme qui s'était adjoint à l'équipage du canot, et, se glissant vivement dans une bouée, il saisit l'amarre et recommença, mais en sens inverse, la tentative du capitaine.

Une énorme vague couvrit toute cette scène... Quand elle se fut brisée sur le banc de Goodwin, le pont du navire était désert, le jeune homme

avait disparu ainsi que l'un des matelots ; seul, celui qui s'était attaché par la taille luttait encore et nageait vers le canot : deux hommes armés de gaffes se tenaient prêts à le saisir tandis que les autres, tirant toujours sur la corde, cherchaient à amener le canot vers lui. Enfin les gaffes peurent l'atteindre... Une seconde vague engloutit de nouveau toutes choses ; mais personne n'a lâché prise, on hisse le nageur à bout de forces et presque évanoui. L'épave est déserte, il n'y a plus la personne à sauver, les hommes reprennent leurs places, tout attristés du mauvais succès de leur expédition, car s'ils ont recueilli l'un des naufragés, le jeune homme qui les accompagnait est perdu. Mais l'un d'eux heurte machinalement du pied une masse informe et molle semblable à un paquet de chiffons qui gît au fond et à l'avant du canot... qu'est-ce là ?... il se penche, soulève péniblement cet objet bizarre.

"Par ma foi, voilà qui s'appelle de la chance !" s'écrie-t-il stupéfait.

L'objet n'est autre que la pauvre naufragée ; une vague l'a arrachée à l'abîme, une autre l'a jetée et sauvée.

"A la bonne heure, nous reviendrons plus nombreux que nous ne sommes partis !

s'écrie joyeusement le patron. Aux rames, et souquez dur, la marée nous porte."

Les braves marins l'entendent à peine, tant le vent et la mer hurlent à leurs oreilles ; ils renoncent à se communiquer leurs réflexions.

Tout à coup le patron change un peu la direction du gouvernail et, se levant, regarde au loin deux points sombres qui dansent sur les vagues.

"On je me trompe fort, ou voilà deux épaves qui ressemblent beaucoup à deux hommes enfilés dans des bouées de sauvetage."

Ce sont, en effet, le capitaine et le jeune étranger, soutenus par leurs bouées que la marée entraîne vers le port.

Trois semaines plus tard, il y eut un grand mariage à l'église de Ramsgate. Toute la population était accourue pour voir de près cette mariée si miraculeusement sauvée. Ce fut le patron du canot de sauvetage qui la conduisit à l'autel ; la famille, dans l'élan de sa reconnaissance, l'avait supplié d'accepter cet honneur.

Imité de l'anglais par
C. DICKSON.

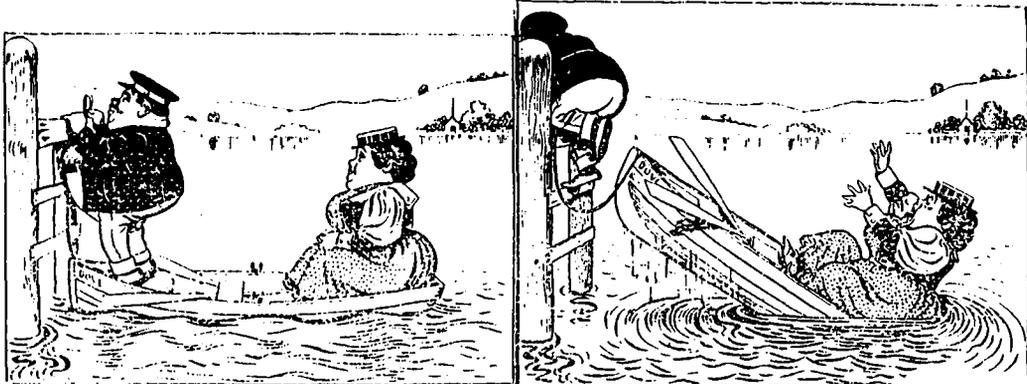
UN A-COMPTÉ

Un chapelier présentait sa requête à un seigneur pour être payé de ses fournitures. "Mais, se hâte de dire le seigneur, est-ce que vous n'avez encore rien reçu ? — Je vous demande pardon, répond bénignement le chapelier : j'ai reçu un souillet de M. votre intendant. Mais cela ne remplit pas la bourse."



On hisse à bord le nageur. (Col. 2.)

QUESTION DE POIDS



Monsieur. — Ne bouge pas, Bichette, je vais monter attacher le bateau et je t'aiderai ensuite à descendre.

Bichette est parfaitement descendue sans l'aide de son mari.

LE POÈTE

Le poète est l'ami du grand et du sublime,
Ses chants, pleins de lueurs, guident l'humanité.
C'est un grand médecin, qui toujours la ranime,
En lui parlant d'amour, de paix, de liberté.

C'est lui qui, pour les chants augustes de sa lyre,
Ouvre un vaste horizon aux éans du progrès,
En tout temps, l'idéal le fascine et l'attire,
Il tente d'en franchir le difficile accès.

C'est lui, le grand rêveur qui, dans un vert bocage,
Loin du bruit continu des cités, isolé,
Écoute, radieux, l'aérien ramage,
Et s'enfuit souriant auprès du chanfre ailé.

Lorsque le travailleur, au martyre effroyable,
Fait monter vers les cieux un juron de damné,
Sa lyre est un soleil généreux, ineffable,
Qui rechauffe le cœur du pauvre infortuné.

Mais s'il chante partout dans un sublime exorde,
Le bon rire, l'amour et la fraternité,
S'il conseille toujours d'adorer la concorde,
Il tonne aussi parfois, mais plein de majesté.

Sa lyre alors devient une verge sévère,
Qui cingle l'oppressé et venge l'opprimé,
Qui flétrit hautement dans sa noble colère,
Le vice dégradant d'ordures affamé ;

Sous ses doigts en fureur, s'échappent, frémissantes,
Au lieu de virelais et de refrains d'amour,
Comme un rugissement de grandes voix puissantes,
Le poète est lion, il n'est plus troubadour !

Ah ! chemine toujours, ô courageux poète !
Sur le globe, accomplis ta haute mission,
Que dans ton vol hardi nulle chose n'arrête
De ton puiséant essor la divine action.

ADOLPHE CLERC.

LES DENTISTES DU 1^{er} ESCADRON

Le travail de la journée est terminé. La soupe mangée. Les hommes du 2^e peloton du 1^{er} escadron sont remontés dans leur chambre. Comme il fait froid, — on est en décembre — le poêle est allumé et ronfle joyeusement. Les bleus astiquent leur casque et leur sabre en vue des classes à pied du lendemain. Les anciens entourent le poêle et se chauffent en devisant des menus incidents de la journée.

Les jeunes soldats sont arrivés depuis quinze jours. Ils ont déjà subi les brimades traditionnelles : revue de santé, passée après l'appel du soir, par le plus ancien de la chambrée ; lit disposé en bascule, etc. Les plus innocents ont été chargés de commissions baroques. C'est ainsi que la veille d'une revue, on a envoyé Pommeau à la cantine, chercher, pour l'astiquer, le harnachement de Rose, la bonne du cantinier, petite brune à l'air futé.

Pommeau, reçu par une bordée d'éclats de rire et de plaisanteries de toutes sortes, a battu en retraite piteusement. Le lendemain, ça été le tour de Sauvageon, mandé chez le chef armurier, soi-disant de la part du fourrier, par le brigadier d'escouade, pour y prendre le " moule à guillemets ". Le chef armurier, a renvoyé le bleu au maître sellier, qui l'a adressé au tailleur ; si bien que l'infortuné a fait le tour des ateliers sans pouvoir mettre la main sur l'objet demandé.

Mais l'histoire la plus drôle est, sans contredit, celle que vient de raconter Touquet, le maréchal-ferrant.

Dans l'après-midi, Touquet voit venir, à la forge, Dubois, un bleu du 1^{er} peloton conduisant un cheval à ferrer. Le pauvre diable a une joue volumineuse et souffre d'un violent mal de dents. Le maréchal fait un signe à ses camarades, et s'adressant au bleu :

— Eh bien ! mon vieux, lui demande-t-il, t'as pas l'air content, ça ne va donc pas, aujourd'hui ?

— Pour sûr que ça ne va pas, répond l'autre, j'ai là une sale dent qui me fait rudement mal.

— Ah ! en effet, c'est un vilain mal ; mais ça me connaît un peu, ces maladies-là. Montre moi donc ta dent de malheur.

Docilement, Dubois ouvre une grande bouche et désigne du doigt la cause de sa souffrance, une molaire cariée.

— Mais, mon bleu, y a pas d'erreur, s'écrie Touquet, après avoir jeté un coup d'œil sur la dent malade, y faut la faire arracher, sans quoi, tu ne guériras pas. J'ai justement là un camarade du 3^e escadron qui s'y entend très bien, et qui va t'enlever ça sans la moindre douleur. Attache ton cheval à cet anneau, et entre dans la forge.

Le jeune soldat, flairant une mauvaise farce, hésite ; mais, sur les instances du maréchal, lui répétant qu'il ne souffrira aucunement de l'opération, il s'exécute, désireux aussi d'en finir avec son mal, et se confie aux mains du dentiste en bourgeois qui attend à doux pas. Celui-ci inspecte la bouche de Dubois, puis, saisissant une ficelle en crin, mince, mais d'une

solidité éprouvée, il enserre la dent incriminée dans un nœud coulant et fixe l'autre extrémité de la cordelette à un étau placé près du foyer. Puis il en réduit la longueur de façon à ce que Dubois ait le corps penché en avant et incliné vers l'étau.

Le malheureux, qui a suivi tous ces préparatifs sans mot dire, roule des yeux écarés et se demande anxieusement comment va se terminer l'opération. Il n'attend pas longtemps. Touquet, occupé depuis quelques minutes auprès du foyer, en retire, avec de longues pinces, un fer tout rouge et l'approche brusquement du visage du patient, qui, effrayé, se rejette vivement en arrière, mouvement aussitôt suivi d'un hurlement de douleur.

La dent malade vient, en effet, de céder sous la traction énergique résultant de l'effort qu'a fait Dubois pour fuir l'attrainte du fer rouge, et la louche pleure de sang, il s'enfuit, en criant, dans la direction de l'abreuvoir, aux éclats de rire de tout l'atelier.

— Dix minutes après, ajoute Touquet, le bleu est revenu, complètement soulagé, et nous a payé un litre au camarade et à moi, tant il était content de l'opération.

Telle est l'histoire que raconta, ce soir-là, le maréchal du 2^e peloton. Inutile de dire qu'elle obtint un grand succès, et que l'esprit inventif et l'ingéniosité des deux " brûlots " furent unanimement admirés.

Comme ils ne sont pas de la classe, ils auront peut-être encore l'occasion d'exercer leur art aux dépens des bleus qui arriveront en novembre prochain. Pour cette année-ci, il n'y faut plus songer, la mèche est éteinte.

H. ALBERT.

INVENTION MERVEILLEUSE

Birotteau. — C'est certainement une merveilleuse invention que cette peinture lumineuse, mais à quoi peut-elle nous servir, ici ?

Muzodor. — A quoi ? Nous peignons le bébé avec et alors nous pouvons lui donner à boire, la nuit, sans avoir besoin d'allumer le gaz.

UNE SOLUTION

Lui (en visite sentimentale chez Mlle Bonnelame). — Il n'est pas bon pour un homme d'être seul, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Elle (après deux ou trois bâillements accentués). — Alors vous feriez bien d'aller retrouver madame votre mère.

UN HOMME FACILE À CONTENTER

M. Richenstock. — Vous me demandez ma fille en mariage, mon cher monsieur, et je n'ai aucune objection à y opposer, mais quelles sont vos ressources ?

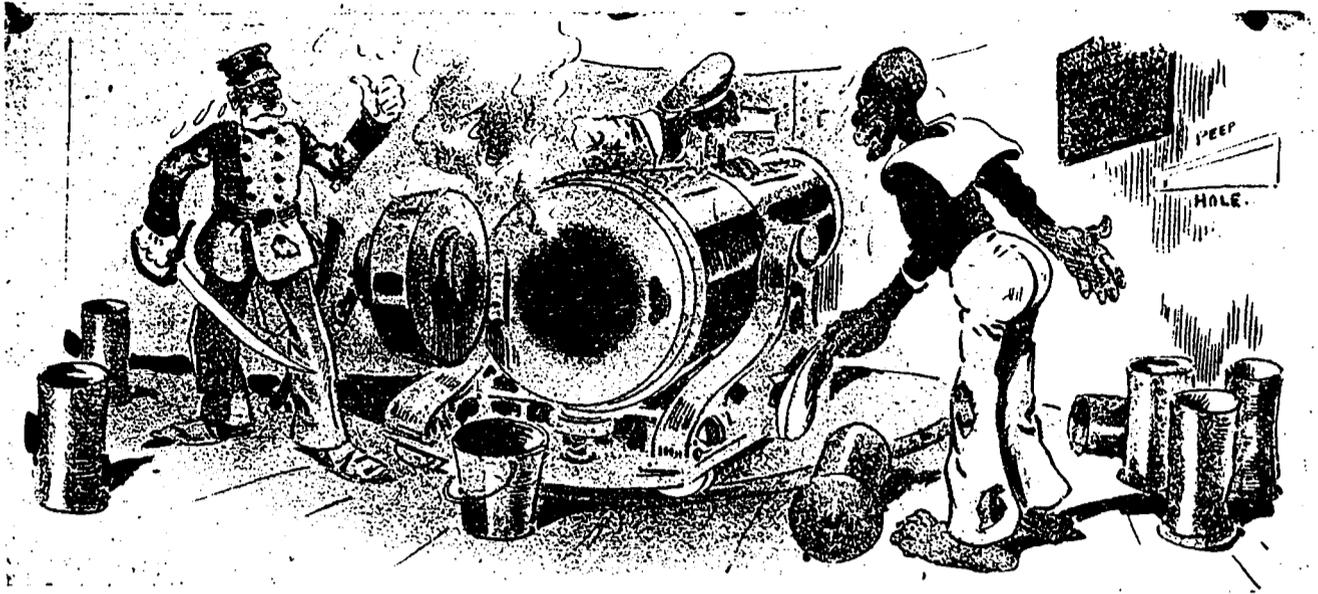
Le prétendant. — Monsieur Richenstock, je sais ce que c'est qu'être discret, ce sera ce que vous jugerez convenable.

DEVINETTE



— Voyez-vous la sœur de la petite fille qui écoute la musique ?

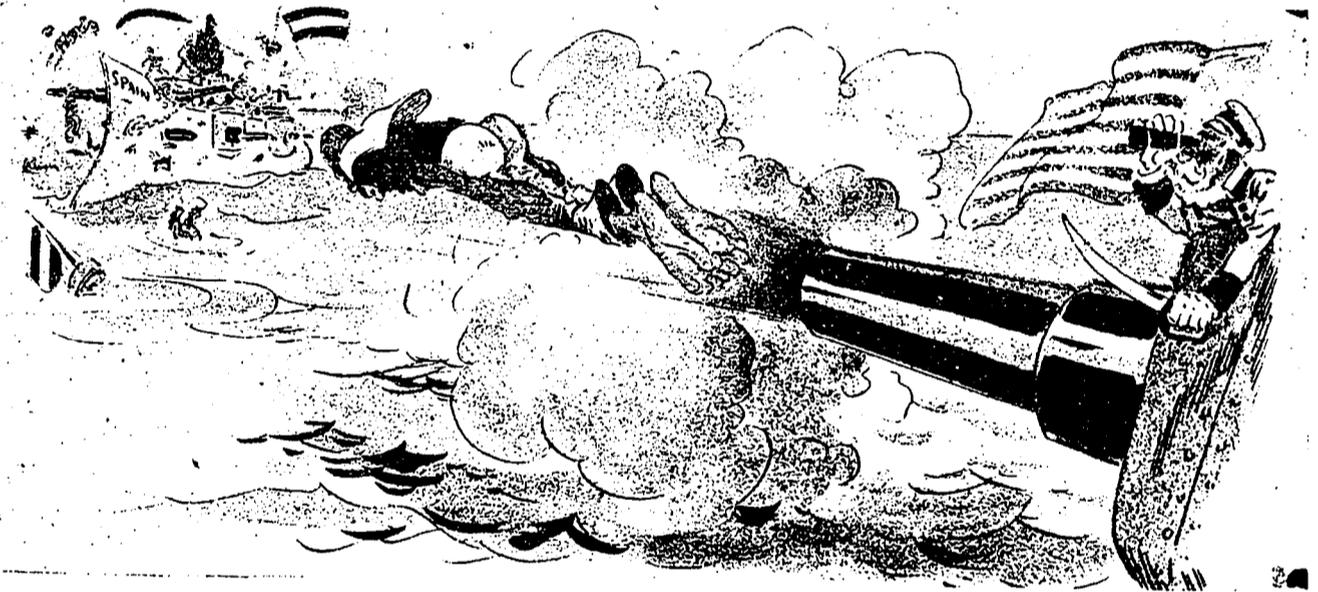
LA DERNIÈRE CARTOUCHE



I

30 Mai 1898. A bord du "New-York".

On était au plus fort de l'action et le brave caotaine Boum, de la marine américaine, venait d'envoyer à l'ennemi une bordée terrible, quand un cri éclata : " Plus de projectiles ! " A ce moment, le nègre Gédéon Marblehead se présente et demande comme faveur à être chargé dans la grosse pièce de 17 pouces, orgueil du "New-York".



II

Cette héroïque proposition est acceptée et Gédéon, tête première, est projeté, avec une vitesse de 191,000 yards à la seconde, sur le cuirassé "Pélayo", seul navire de la flotte de l'amiral Cervelas, qui tint encore devant les moniteurs de l'Oncle Sam.



III

Un choc terrible et le projectile humain vient de traverser la cuirasse en acier chromé, de 16 pouces d'épaisseur, qui revêt le "Pélayo". Engoutissement du navire et de son équipage, mais le "New-York" tout entier pleure son héroïque marin. O surprise ! On aperçoit le drapeau étoilé flottant à quelques encablures ! Une barque est dirigée vers l'épave... C'est Gédéon Marblehead qui agite son mouchoir. Il est revenu intact, sans une bosse, de son invraisemblable entreprise.

BLAGAUFROID, de Marseille, correspondant militaire du SAMEDI.

MODES PARISIENNES



COSTUME EN SOIE BEIGE. Jupe unie. Corsage ouvert sur un empiècement en satin turquoise plissé, bordé d'un galon brodé de cabochons turquoise se terminant devant par un gros nœud ; col plissé avec petit col rond brodé, ceinture drapée, manches plates avec paroments en satin turquoise. Matériaux : 15 $\frac{1}{2}$ verges de soie, $\frac{1}{2}$ verge de satin.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

No 274.—L'élégant vêtement présenté ci-contre se confectionne en n'importe quelle étoffe légère de printemps. Il comporte une ceinture de fantaisie fermée par une boucle. L'empiècement, formant épaulettes, est fixé derrière par trois points. La blouse, plissée sur la poitrine, est pincée sur le derrière par trois plis allant en éventaïl de l'empiècement à la taille. Elle est fermée devant invisiblement. La manche, demi-large en montant, est froncée dessus à l'épaule, et se termine par un poignet plat. Le collet est très petit et ferme par une cravate légère.

3 verges $\frac{1}{4}$ en 36 pouces de largeur sont requis pour la confection de ce vêtement quand il est destiné à une dame de moyenne corpulence.

Les modèles existent en 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, grandeur de buste.



No 274.—Corsage Blouse pour Dame.



No 281.—Blouse pour Dame.

No 281.—La partie caractéristique de ce vêtement, qui se confectionne en n'importe quelle étoffe légère, est un empiècement arrondi sur le derrière, coupé carrément sur le devant, avec un faux pli cachant la fermeture du corsage et perdu dans la ceinture. Six plis carrés sur le devant de la poitrine, de deux pouces $\frac{1}{2}$ de largeur, précisent la forme et donnent

à la blouse tout son cachet spécial. En arrière, trois plis carrés descendent également de l'empiècement à la ceinture. Les boutons de fermeture sont apposés sur le pli du devant et le collet est droit et très bas. Les manches $\frac{1}{2}$ larges, froncées à l'épaule, se retrécissent graduellement jusqu'au poignet qui est plat et porte un bouton. Ceinture de fantaisie avec boucle.

3 verges $\frac{1}{4}$ en 36 pouces de largeur sont nécessaires pour une dame de moyenne corpulence.

Le patron No 281 se fait en 32, 34, 36, 38 et 40 pouces de grandeur de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

AIGUILLES ET ÉPINGLES

Un observateur a eu l'idée d'établir la façon dont se comportaient, à l'air libre, un certain nombre d'objets en métal. Il a placé dans son jardin des épingles et aiguilles de toute sorte, exposées à toutes les intempéries, et placées hors de la portée des mains indiscretes. Les épingles à cheveux ont été les premières à s'oxyder ; au bout de sept mois, elles avaient complètement disparu. Les petites épingles blanches ordinaires ont duré dix-huit mois ; les épingles d'acier ont été détruites beaucoup plus tôt. Les plumes d'acier ont vécu quinze mois. Les objets qui ont fait la plus belle résistance sont les aiguilles à coudre bien polies : elles n'ont achevé de se dissoudre qu'au bout de près de deux ans... Si l'on nous demande à quoi bon ces expériences, nous répondrons que nous n'en savons rien. À moins qu'elles ne servent à nous faire prévoir dans combien de temps la tour Eiffel s'effondrera sur le Trocadéro.

x

LA VITESSE DU VOL DES CORNEILLES

Un habitant d'Héligoland, M. Gœtke, vient de faire une observation bien curieuse sur les bandes de corneilles qui passent chaque automne en troupes interminables au dessus de l'île, à la recherche de leurs quartiers d'hiver. Il les a observées au moment où elles s'éloignaient de l'île, et il a su, par un de ses correspondants, à quelle heure exacte elles atteignirent la côte est d'Angleterre. Elles ont franchi en trois heures seulement cette distance qui, en ligne droite, est de 80 milles géographiques. Cela correspond à une allure vertigineuse de 55 mètres à la seconde. Mais si vertigineuse qu'elle soit, cette allure n'équivaudrait point à celle des rouges-gueules, qui franchissent, à ce qu'on affirme, en une seule nuit de printemps, c'est-à-dire à peu près en neuf heures, les 3000 kilomètres séparant l'Égypte d'Héligoland. Cela ferait 90 mètres à la seconde.

x

THÉÂTRE TOURNANT

À Munich existe un théâtre à scène tournante : Paris en a voulu un lui aussi, et c'est le théâtre des Variétés qui possède actuellement cette particularité mécanique. On comprend très facilement comment, en principe au moins, peut être installée une scène de ce genre : c'est une plate-forme reposant sur des galets, des roues multiples, et dont la rotation est obtenue au moyen d'un treuil puissant. Cette disposition spéciale n'a pas pour but de donner une représentation de chevaux de bois, mais, plus utilement de supprimer presque complètement les entr'actes. En effet, tandis qu'un acte se joue sur la moitié de la scène tournante, on monte un décor sur sa seconde moitié, et le changement peut ensuite se faire pour ainsi dire instantanément, puisqu'il suffit de faire effectuer une demi-rotation à la scène pour que le nouveau décor se présente aux yeux du public.



La mère.—Asa ! Asa ! Aêtes toi, mon enfant, si tu penais-toi pa li oteils comme ça, li sang va descendre dans ton tête et li va te tué !

Asa.—Mais, mamma, si je me tiens su mes pieds, est-ce que li sang y descenda pas ? Voudais bien savoi ?

La mère.—Oui, li descenda. Mais c'est là que li appatient.

Qui est pauvre en désirs est riche en contentement.—CHARRON.

TRIO DE PROVERBES

Juin bien fleuri, vrai paradis.

x

Chants et rires malheur font fuir.

x

Souvent qui vient pour tondre s'en retourne tondu.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

GUÉRISON DES BRULURES

Contre les brûlures, on peut employer avec grand avantage une solution concentrée de permanganate de potasse.

M. Nodon, qui a eu occasion d'employer souvent ce remède, dans des cas de brûlures produites, par exemple, par des circuits électriques fortement surchauffés, a pu constater chaque fois les heureux résultats produits par son application.

Il est nécessaire d'appliquer la solution de permanganate le plus rapidement possible, après l'instant de la brûlure; cette application doit être faite pendant plusieurs minutes.

La partie malade prend alors une coloration noire, produite par le peroxyde de manganèse; la sensation vive de cuisson cesse presque aussitôt et, un jour ou deux après le traitement, les tissus détruits se sont reconstitués et toute trace de l'accident a disparu.

B. DE S.

Bibliographie

La maison de l'Ange Gardien de Boston, fondée, comme nos lecteurs le savent, pour le bénéfice des Orphelins et des Enfants pauvres et abandonnés, vient de nous adresser son nouveau "Mois du Sacré Cœur." Ce nouvel ouvrage fait honneur à cet établissement, tant sous le rapport matériel que spirituel. C'est un joli livre illustré, de près de 150 pages, dans lequel on peut trouver, pour chacun des jours du mois de juin, les magnifiques exercices, qui sont propres à augmenter la dévotion au Divin Cœur de Jésus, tous suivis d'un exemple démontrant les avantages que peuvent en retirer ceux qui s'adressent à ce Cœur Sacré. — On y trouve aussi, une très belle Neuvaine au Cœur adorable de Jésus dans l'Eucharistie, ainsi que plusieurs autres exercices et prières propres à cette dévotion. Nous y remarquons surtout, à la fin de cet ouvrage, le beau Chapelet ou la Couronne du Très-Saint-Sacrement, le si bel acte d'adoration à Jésus Hostie, sur nos autels. Malgré que cette publication soit beaucoup plus complète que les dernières du même genre, publiées par cette Institution de Charité et si appréciées par nos lecteurs, les bons Frères de la Charité n'ont pas voulu en augmenter le prix (10 centins par la poste).

Sachant le bien qui peut être fait en aidant cette maison si hospitalière aux pauvres enfants abandonnés, nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs ce nouveau livre qui leur sera adressé par la poste, sur réception de (10 cts) Dix centins par la

REV. FRÈRE JUDE, Supérieur,
No 85 rue Vernon,
Boston, Mass

— Voyons, sois franc : qui t'a donné cette belle plume d'oie ?

— C'est Albert; et c'est d'autant plus gentil de sa part qu'il n'en savait qu'une.

— Eh bien ! tu m'étonnes : je le croyais incapable de se déplumer pour un autre !

Un comble !

Celui de la poltronnerie :

— Reculer devant une pendule qui avance.

Variétés et Informations

UN SERPENT DOMESTIQUE

En Europe, tout le monde, ou à peu près, éprouve une insurmontable horreur pour les serpents, même réduits à l'état de petites vipères. C'est au point que, par analogie, bien des personnes ont froid dans le dos à la vue d'une couleuvre, sinon d'une anguille.

Au Brésil, on a domestiqué une race particulière de vipères, le *gibola*, qui fait sa nourriture habituelle des rats, souris, musaraignes, mulots, et autres rongeurs. Chaque maison a son *gibola*, dont le prix est de cinq à six francs au marché. Pendant le jour, l'animal dort sous une couverture. A la nuit tombante, on lui ouvre les portes, et jusqu'au matin on le laisse errer de la cave au grenier, de l'étable ou de l'écurie au jardin. De mémoire d'homme, il n'a fait le moindre mal aux humains pas plus qu'aux animaux domestiques.

**

LES DOUCEURS DE SOUVAROW

Le fameux général russe Souvarow, qui vivait à la fin du siècle dernier, se montrait sévère et exigeant dans le service, mais il donnait lui-même l'exemple à ses troupes. En campagne, il couchait sur la dure, habillé, botté, éperonné. Il mangeait la même nourriture que ses soldats, se levait en toute saison à quatre heures du matin et ne prenait jamais un moment de repos.

Un de ses amis lui faisait observer un jour qu'il était trop dur pour lui-même, et qu'il pouvait sans danger se départir un peu de son austérité habituelle.

— C'est ce que je fais, répondit en scuriant le général. Quand je veux me donner une petite douceur, eh bien, j'enlève un de mes éperons.

**

UNE VILAINNE MODE

La tortue vivante est détronée. La pauvre petite tortue bijou ne parera plus nos belles mondaines. Elle est désormais remplacée par l'araignée morte.

Si vous voulez quelques détails, en voici :

Cinq bagues différentes et luxueuses, suivant le degré de richesse de l'élégante, sont passées aux cinq doigts de la main gauche. Chacune de ces bagues se relie par des chaînettes d'or à un médaillon lui-même attaché au-dessus de la main par une autre chaînette adhérente au bracelet. Dans ce médaillon une petite araignée, desséchée et sous verre, est entourée de diamants et de perles fines.

En somme, le bijou est fort vilain et constitue plutôt, pour la main d'une jolie femme, une armure qu'une parure.

Hâtons-nous de dire que cette mode est anglaise.

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

MME JOSEPH VINCENT

Après six années de souffrances causées par le Retour de l'âge, certifiée qu'elle a été complètement guérie par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderro

Les Pilules Rouges du Dr Coderro guérissent les Maladies du Retour de l'Age, elle Font du Sang Riche et Pur, elles donnent la Santé, la Force, la Vigueur à toutes les Femmes Malades



MME JOSEPH VINCENT

Les femmes ont bien tort de penser que les maladies causées par le changement d'âge ne peuvent pas être guéries. Elles n'ont pas besoin de souffrir ainsi : elles n'ont aucune raison pour rester pâles, faibles, les yeux cernes, nerveuses, les mains, les pieds, les jointures, les jambes, le corps enflés, c'est bien leur faute, si elles continuent à souffrir du mal de tête, d'étourdissements, de maux d'estomac, de dyspepsie, de sensations chaudes suivies d'affaiblissements, douleurs dans tous les membres, les reins, les côtes, le bas ventre, palpitations, constipation, leucorrhée, irrégularité, périodes douloureuses, et une infinité de ces maladies qui sont particulières aux femmes, car des milliers de fois il a été prouvé que les Pilules Rouges du Dr Coderro guérissent ces maladies. En voici encore une preuve dans le témoignage que nous envoie Mme Vincent, respectable dame

pour les femmes seulement, elles ne sont pas pour tout le monde, elles sont pour la guérison des femmes. Elles ont une spécialité, voilà le secret de leur grand succès.

Un remède ne peut guérir tous les maux de la race humaine, c'est impossible, devez-vous de ces remèdes-là.

Femmes qui souffrez, demandez, exigez, insistez toujours pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderro pour Les Femmes Pâles et Fatiguées, vous aurez alors celles qui guérissent pour toujours.

N'OUBLIEZ PAS que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste d'une grande expérience pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Il vous répondra confidentiellement et ABSOLUMENT POUR RIEN. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Pas de médecins à payer, pas

d'examen à subir. Ne refusez pas cette chance unique de vous guérir. Toutes les lettres adressées au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal," seront ouvertes par le médecin seul et tenues confidentielles.

RAPPELEZ-VOUS que les Pilules Rouges du Dr Coderro ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte, elles sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges, JAMAIS AUTREMENT. Si votre marchand n'en a pas, écrivez-nous en envoyant 50c, en estampilles pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste, et vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderro, celles qui guérissent. Nous les envoyons partout au Canada et aux Etats-Unis sur réception du montant — pas de douane à payer. Ayez bien soin de nous donner votre nom et votre adresse bien lisibles afin d'éviter tout retard dans l'envoi.

A l'adresse :

Gie Chimique Franco-Américain,
Département médical,

Boîte Postale 2306, MONTRÉAL, Qué

Nous sommes en proie, depuis quelques temps, à une véritable épidémie de conférences. Les conférenciers, eux, sont légions, mais ils n'ont pas tous le même talent, ni le même succès.

X..., lui, s'est mis sur le pied d'une conférence par jour, avec des suites au lendemain, pour les sujets trop vastes.

L'autre jour, voyant son auditoire à peu près endormi, il frappe un grand coup sur la table et reprend son récit : "Je vous disais donc, hier, que..."

Stupeur de la plupart des assistants, brusquement réveillés et qui, un instant, crurent dormir depuis la veille.

**

Deux époux longent, bras dessus, bras dessous, une maison de la rue des Quatre-Vents.

Un pot de fleurs tombe d'une fenêtre et vient briser le crâne de la femme. — Sapristi ! s'écrie aussitôt le mari épouvanté, j'ai eu de la chance !

LA LIGNE DROITE

C'est le plus court chemin. Le Baume Rhumal guérit ainsi les affections pulmonaires.

A l'examen. Le professeur. — Dans laquelle de ses batailles fut tué Gustave Adolphe ? L'élève (après avoir réfléchi. — Je crois que c'est dans la dernière.

**

A la gargote.

— Garçon, changez l'eau de cette carafe; elle est affreusement trouble.

— Oh ! non, Monsieur, l'eau n'est pas trouble, c'est la carafe qui est sale.

**

Est ce une vie que celle que tu mènes ?... et cela pour boire !

— Tais toi !

— Avant hier, tu n'osais rentrer qu'hier; hier, tu n'osais rentrer qu'aujourd'hui; et aujourd'hui, si je n'avais pas été te chercher, tu serais rentré demain !

**

Après une conférence au Cirque, faite par l'explorateur Bonvalot, deux amis s'en vont s'offrir mutuellement l'apéritif au Grand-Café.

Le premier, prenant la carafe :

— Venez-tu un peu d'eau ?

— Non, merci.

— Tu as tort, c'est bon, va, l'eau !

La meilleure des teintures

Les experts se font constamment de pousser une teinture meilleure que les "MAGNETIQUES". Mais jusqu'à leurs efforts ont été vains.

Dans ces couleurs fortes, qui démontrent la qualité d'une teinture — le Noir, Rouge foncé, Vert, Bleu marine, mais surtout le Noir, les

TEINTURES 'MAGNETIQUES'

montrent toujours leur supériorité, donnant les meilleurs résultats avec le moins d'usage. En vente partout.

Paquet pleine grandeur, envoyé comme échantillon, sur recette du prix, 10c.

Commander à votre pharmacien.

HARVEY MEDICINE CO., 424 rue St-Paul, Montreal.

POUR VENDRE UN CHEVAL

Si vous avez un cheval à vendre et que vous voulez qu'il montre, avec avantage, son œil brillant, son poil luisant, lui-même plein de vie et d'énergie, donnez-lui quelques doses de la Poudre de Condition du docteur Harvey (Dr. Harvey's Condition Powders). Il n'y a rien comme cette poudre pour faire revivre un cheval; guérit aussi les vers. En vente partout 25c. le paquet.

On vous envoie un paquet, pleine grandeur, comme échantillon sur réception du prix.

The Harvey Medicine Co., 424 rue St-Paul, Montreal.

Épithaphe pour limonadier :

"La figure était avenante, et, comme on dit dans le grand monde, il avait une bonne bille. Il ne manqua jamais de procédés envers ses clients..."

Le carambolage des événements n'altéra jamais sa joyeuse humeur. Maintenant qu'il a dévissé son billard, il repose sous ce tapis de verdure.

Le jour de l'enterrement, tous les amateurs de bière pleuraient autour de la sionne. Sa veuve éplorée continuait son commerce. Bock, 30 cent.; café avec petit verre, 10."

**

La bonne a conduit Bob au Jardin des Plantes. Bob est perplexe :

— Avec quoi que ça se fait les dents de l'éléphant ?

La bonne réfléchit, puis :

— Avec les vieux pianos, répond-elle.

**

Durapiat était à Pagonio.

— J'avais commandé trente sangsues, dit le docteur.

La garde malade répondit :

— Elles ont refusé de prendre !

Durapiat, entr'ouvrant un œil :

— Faudra pas les payer.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Amusements et Sports

St-Hyacinthe.—Courses au trot du Club Laframboise, mardi, mercredi et jeudi, 14, 15 et 16 juin. Admission 25c, dames gratis. Prix du passage (aller et retour) \$1.00.

\$1,200 DE BOURSES

Premier jour, mardi, le 14 — Classe de 3 minutes, \$125 00 ; classe de 18, \$175 00 ; classe de 30, \$125 00.

Deuxième jour, mercredi, le 15 — Classe des 20, \$150 00 ; classe de 40, \$125 00 ; classe des 22, \$157.00.

Troisième jour, jeudi, le 16 — Classe des 35, \$125 00 ; chevaux nommés ; classe ouverte, \$200 00.

CONDITIONS

Les courses se feront sous les règlements de la "National Trotting Association."

L'honoraire d'entrée est de 5 p. cent, et 5 p. cent additionnel aux gagnants, payable à la fermeture des entrées.

Quatre entrées et trois trotants.

Un mille, 3 dans 5, sous harnais.

Toutes courses ouvertes aux trotteurs et ambleurs.

Bourses divisées en 50, 25, 15 et 10 pour cent.

Tout gagnant dans chaque course n'aura droit qu'à un seul argent.

Le droit de changer l'ordre du programme est réservé.

Les entrées seront closes jeudi, le 9 juin, et devront être adressées à G. A. Charpentier, secrétaire, St-Hyacinthe, P. Q.

Entendu au Club :

— En somme, qu'est ce que la médecine ? Un libre échange. Le malade prend l'avis du docteur et le docteur prend la vie du malade !

**

Simple histoire en langue malgache :

Raviro rotentara ramipataro robrulapataro rassekouapalehitaro.

Un traducteur juré a bien voulu nous tirer d'embarras, en nous donnant la traduction :

"Rat vit rôti, rôti tenta rat, rat mit patte à rôti, rôti brûla patte à rat, rat secoua patte et quitta rôti."

**

— Oui, disait un Marseillais, dans le sud de l'Afrique, j'ai vu des sauvages montés sur des bicyclettes. Et sais-tu par quoi ils remplaçaient nos pneus ? Par des serpents à sonnettes auxquels ils avaient coupé la tête et la queue.

— Et les sonnettes ? demande l'autre.

— Elles étaient attachées au guidon, parbleu !

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie TOUJOURS LES ROMANS...

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL,

Administrateur.

LEÇON D'HISTOIRE

Le petit Paul apprend sa leçon tout haut. C'est l'histoire de Jean-Bart.

— Jean Bart, lit-il, un illustre corsaire...

Son papa l'interrompt.

— Tu sais ce qu'on appelle un corsaire ?

— Oui p'pa. C'est un habitant de la Corse.

**

Psychologie enfantine.

Bébé est en train de cacher un polichinelle derrière un coffre à bois.

— Qu'est-ce que tu fais-là ? demande sa mère.

Bébé, profond :

— Je perds mon polichinelle, parce que je serai bien content quand je le retrouverai.

L'INSOMNIE

Si votre toux vous empêche de dormir prenez du *Baume Rhumal*, vous ne tousserez plus et vous dormirez. 25c. la bouteille. (6)

A l'école primaire.

— A quelle époque vivait le roi David ?

— A l'époque de la Fronde, M'sieu !

**

Champoireau est affligé d'une connerie qui bavarde à tort et à travers et qui est plus que mûre.

Aussi ne l'appelle-t-il, par à peu près, que "vieille pie blette !"

NOUVELLE DE MONTREAL

Une vie de misère pendant plus d'un an a été changée en une vie de joie et de plaisir par le *Rickman's Koolenay Cure*.

Mlle Maggie O'Donnell avait la dyspepsie, l'indigestion et de la nervosité, elle était incapable de faire un bon repas et passait, souvent, plusieurs nuits sans se reposer. Elle est guérie de tous ces troubles et nous écrit pour l'affirmer. Elle mentionne que, dans son idéo, le "Koolenay" est le plus grand tonique pouvant guérir les troubles d'estomac, qui ait jamais été présenté au public. Le "Koolenay" chaque fois, guérit les dyspepsies.

Prix \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien soit de la S. S. *Rickman's Koolenay Medicine Co., Limited*, Hamilton, Ont.

Ecrivez pour recevoir, gratuitement, le livre d'attestation à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES, ETC.

A transporté ses bureaux au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage. Distribution d'objets d'art tous les soirs à 8.30 hrs P. M.

FRANCŒUR & RAGICOT

Fabricants et

Importateurs de . . .

Chapeliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Ags.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI- INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

On nous demande

chaque jour quand notre DEPARTEMENT DE BAIN ELECTRIQUE sera ouvert. On est maintenant à installer l'appareil et tout sera prêt la semaine prochaine. Les personnes atteintes de rhumatisme, sciatique, névralgie et maladies nerveuses en général seront traitées sous la direction d'un médecin.

C'est le traitement qui obtient le plus de succès.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES:—Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Retour de villégiature:

—Comment! te voilà déjà revenu de Biarritz?

—Oui, je me suis aperçu que l'air de la mer faisait trop de bien à bellomaman, et alors je l'ai ramené.

A une école de village.

Le professeur.—Maintenant, mes petits amis, que chacun de vous prépare une phrase, que vous mettrez ensuite à l'impératif.

Un élève.—Le cheval tire la voiture.

Le professeur.—Très bien; à l'impératif maintenant.

L'élève.—Hue! cocotta.

Au plus fort de sa célébrité, Dumas se trouvait à la fête de Saint-Cloud. Il s'arrêta devant un mât de cocagne. L'homme qui dirigeait le mât reconut l'illustre écrivain, et modifia ainsi son boniment:

—Celui d'entre vous qui décrochera le jambon sera l'Alexandre du mât.

L'auteur de *Monte Cristo* rit beaucoup de cette heureuse improvisation.

Le petit Bob est en contemplant devant une gravure représentant une émouvante scène russe: sous une tourmente de neige, un traïneau en détresse, serré de près par une bande de loups affamés.

Bob, après avoir longuement réfléchi: — Ces pauvres loups doivent avoir rudement froid aux pattes!

LES BONNES DECOUVERTES

Sont celles qui, comme le *Baume Rhumal* soulagent l'humanité en guérissant le rhume, la grippe, la coqueluche et la consommation.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 5 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Un Célèbre Pasteur Allemand

Après 30 ans de Rhumatismes est complètement guéri par le

'RICKMAN'S KOOTENAY CURE'

Le remède le plus universellement reconnu pour guérir

LA BÉNÉDICTION DU CIEL

HAMILTON, 10 août 1896.

Monsieur S. S. Rickman, Hamilton, Ont.

CHER MONSIEUR,—C'est avec le plus grand plaisir que je viens vous donner la présente attestation pour la guérison de rhumatismes dont j'étais atteint depuis au-delà de trente ans. La douleur m'avait atteint graduellement le côté gauche de l'estomac et à un tel point que je ne pouvais plus dormir. J'avais en outre une sorte de dyspepsie connue sous le nom d'indigestion gastrique de laquelle j'ai souffert considérablement. Il fallait que je fasse grande attention à ce que je mangeais sous peine de souffrances atroces. A présent et depuis que je prends votre célèbre remède le "Kootenay Cure," je puis manger à ma faim à tous les repas sans en éprouver de trouble et dormir toute la nuit paisiblement.

J'ajoute que par fois, mes douleurs étaient si cruelles que je ne pouvais remuer. Je suis à présent tout à fait guéri de ces inconvénients et recommande consciencieusement votre remède "Kootenay Cure" à tous ceux souffrant de rhumatismes ou de maux d'estomac. Je suis content d'avoir fait usage de ce remède et de pouvoir vous fournir une attestation qui pourra aider ceux qui souffrent à se guérir comme je l'ai été.

Vous souhaitant grand succès, je me sousserai.

Votre dévoué,

(Signé) GEORGE BRAUN,

Pasteur de l'Association Evangelique, Residence, 116 Market Street.

"Kootenay Cure", \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00.

Soit de votre pharmacien ou de la S. S. Rickman's Kootenay Medicine Co., Limited, Hamilton, Ont.

Les "Pillules Kootenay" contenant le nouvel ingrédient, sont une guérison certaine pour les Maux de tête, la Bile et la Constipation.

Prix 25c. envoyées à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. McGATE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

POUR

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

—Dis, petite mère, veux-tu me donner encore des petits dragées?

—Mais, bébé, je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas dire des petits dragées; dragées est au féminin.

—Comment, au féminin... elles sont au chocolat.

Sur le boulevard, de nombreux chiens sont rassemblés, s'entretenant probablement du legs fait dernièrement en leur faveur.

—Tiens, dit un passant, le *Roquet-Club*.

—Oui, fait un autre, c'est le *Toutou-Paris*.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 131



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme M. Lord, Mlle A. Gravel, A. Payette (Montréal), E. Bussière (St-Sauveur-de-Québec), L. Gilbert (Windsor, Ont.), P. Beaudry (Coches, N.Y.), J. D. Thibault, L. Trépanier (Fall River, Mass.), L. Larancie (Newark, N.J.), Mme L. Joubert, J. Deshaies, J. M. Dossat, F. Legot (Nouvelle-Québec), L. J. Lachapelle (Woodside, N.Y.), C. Granger (Williamstown, Mass.).

(Windsor, Ont.), L. Larancie, 20 Greene Ave (Newark, N.J.), J. Lachapelle (Woodside, N.Y.), C. Granger (Williamstown, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle A. Gravel, 302 Parc Logan Ouest (Montréal), L. Gilbert

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de fisonnier, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, nous n'avons pas de notes de paiement à payer, ou, alors, nous vous montons un de nos poêles. Nos salons vous offrent son pour sûr sur commande et 25c par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$1000, GÉNÉRATEURS À EAU CHAUDE, montés tout prêts à servir. CALORIFÈRES de toutes espèces pour chambres, écoles, chambres d'hôtel, etc., etc.

The Montreal Gas Co'Y
 111ème New-York Life,
 Place d'Armes,
 MONTREAL



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentaires faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

A l'école des policiers :
— Que faites vous quand vous apercevez un malfaiteur entrain de dévaliser un passant ?
— Je tâche de prendre un instantané de la scène, pour aider à retrouver le voleur quand il se sera sauvé.

LAPRÈS-LAVERGNE
Photographes
N° 340 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7293 MONTREAL
MARCHAND 843 P.Q.



50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES DE **Noix Longues**
(Composées)
De **McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
8 Rue St-Laurent.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 133



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : COMBAT DE TOURILLEURS.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 3 juin, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

M. et Mme X... s'en vont au bal.
Bébé, d'un ton gouailleur :
— Dis donc, p'tite mère, tu n'emportes pas ta tapisserie ?
— Mais mon enfant, on n'emporte pas son ouvrage lorsqu'on va dans le monde.
— Tiens, papa disait cependant que l'autre jour chez Mme Z..., tu avais fait tapisserie toute la soirée.

Cabassol est très malade. Il s'adresse à son vieil ami Barachu :
— Tu sais, toi, tu es un zigou... Tu as toujours été un ami; aussi je ne t'ai pas oublié dans mon testament... Tu es garçon, n'est ce pas ?
— Toujours ?
— Je prescris à ma femme, au cas où elle se remarierait, de songer d'abord à toi !

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Tel. Bell 784
D^r F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Les enfants.
Le petit Henry, six ans, arrive chez le coiffeur de la rue Marceau et s'installe dans le fauteuil.
Le coiffeur.— Mon petit ami, comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux ?
Henry, sans hésiter.— Comme papa, avec une grande place vide au milieu.
Un homme de lettres disait à un jeune amateur qui envoie des Nouvelles à la main dans un journal de la localité :
— Mais à quoi peut-on reconnaître vos bons mots, puisque vous ne les signez pas ?
— Oh ! rien de plus facile, cher maître. Tous les meilleurs sont de moi !



LA CHAMPAGNE CIGAR
PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.